

Samedi 21 juin - 8ème étape

INVERNESS - BLAIRGOWRIE 190 km (dénivelée 2310m)

Une campagne giboyeuse, une rencontre au sommet et des châteaux qui se cachent...

Lever à 6h moins 10 car l'étape s'annonce rude, avec la traversée des Monts Grampian et une succession de petits cols qui peuvent se révéler redoutables (nous n'avons pas oubliés les rampes du Parc du Dartmoor !). Nous quittons la chambre aussi discrètement que possible pour ne pas réveiller nos trois coturnes. Nous avalons un encas succinct en piquant un peu de nescafé dans un casier... Et nous laissons - sans regret - cette « usine à jeunes routards » qui, malgré son luxe, ne nous a pas séduits.

Le temps est toujours gris et frais, mais il ne pleut pas. Dès la sortie de la ville, nous prenons la route qui mène sur le plateau de Culloden de triste mémoire pour nos amis écossais¹⁴. Belle perspective sur la ville, avec l'extrémité du loch Ness d'un côté et la baie du Moray Firth (mer du Nord) de l'autre. Nous laissons sur la droite le « Visitor Centre » construit au centre du champ de bataille et nous traversons quelques petits villages bien soignés et pas encore totalement réveillés. Peu de circulation, pas de vent, pas de côte, quel plaisir !

Gilbert peste parce que le château de Cawdor est invisible, bien caché dans la verdure. Ce château du 14^{ème} possède une histoire qui ressemble à un conte de Charles Perrault. Un riche comte un peu dingue avait fait un rêve lui conseillant de cacher son trésor dans le château fortifié qu'il construirait à l'endroit précis qu'un âne, bâti d'un coffre contenant toute sa richesse, lui indiquerait. C'est ce qu'il s'empressa de faire. Comme l'animal, épuisé par la charge qu'il portait, était mort de fatigue au pied d'un grand arbre, le comte farfelu fit de cet arbre le centre de la grande salle de son château/coffre fort. L'arbre est mort assez rapidement (en 1372, datation au carbone 14) à cause de l'absence de lumière. Mais le tronc est aujourd'hui la grande vedette des lieux. En tout cas pour les milliers de touristes qui laissent près 10 € pour venir le voir. Après le loch et sa Nessie, l'arbre au trésor ! Ils savent vider les poches des poètes et des rêveurs, ces descendants des Scots !

Peu après Cawdor, nous prenons résolument une route tertiaire, c'est-à-dire sans numéro et sans panneau indicateur. Petit trait blanc sur la carte (pas sur la Michelin, sur le Road Atlas Britain au 1/190.000¹⁵), il faut oser... et nous osons. Ne sommes-nous pas des conquérants ? Et belle fut cette audace car nous découvrons une campagne très giboyeuse. Une multitude de lapins galopent de part et d'autre de la route. Sont-ils chassés ? En tous les cas, ils ne sont guère effarouchés par notre passage. Un chevreuil se met, lui aussi de la partie : longue course parallèle à notre trajectoire sur la gauche de la route, puis en trois bonds, il passe à droite et continue encore un temps à nous accompagner. Un peu plus loin, une bécasse au long bec emmanché d'un court cou jaillit de son repaire comme un pigeon d'argile lancé par un ressort. La région est à moitié cultivée, à moitié boisée, avec quelques grosses fermes éparées. Nous roulons ainsi une bonne heure dans cette Ecosse profonde et oubliée de tous. Tranquillité absolue garantie à ceux qui veulent aller faire joujou avec les petits lapins.

Un peu avant 10 heures nous effectuons notre contrôle quotidien à Grantown-on-Spey (km60), petite ville aux façades brunâtres et aux toits d'ardoises comme sa cousine Inverness. Grantown est jumelée avec Notre Dame de Monts, gros bourg du marais vendéen. Manifestement, jumelage ne signifie pas ressemblance !

Nous avons retrouvé la « grande route » depuis un long moment déjà et le charme est rompu, même si la circulation est très réduite. Nous constatons une fois encore combien la modernité motorisée peut tout casser. Finis les lapins, chevreuils et autres bécasses. C'est bien dommage. Après la traversée de la Spey, nous entrons dans la zone « montagneuse ». Même si les altitudes sont très modestes, les pourcentages le sont beaucoup moins. Nous franchissons deux petits cols (sans nom) entre 400 et 450m d'altitude avant d'atteindre Tomintoul (km 82 et déjà 1000m de dénivelée).

¹⁴ voir la rubrique de Midget, page 52

¹⁵ 3 miles to 1 inch, soit 3 miles pour 1 pouce ou encore - pour les puristes - 4,8 km pour 2,54 cm

Nous sommes dans les Grampian Mountains, terme général désignant le vaste massif montagneux des Highlands à l'est du grand canal calédonien que nous avons suivi pour « monter » jusqu'à Inverness. Les paysages ne sont vraiment pas séduisants et même décevants : très peu de secteurs boisés (la déforestation a été terrible au 19^{ème} avec l'essor industriel), mais beaucoup d'immenses zones verdâtres ou jaunâtres, sur lesquelles font semblant de paître quelques troupeaux de moutons blancs. On dirait que la nature a attrapé la gale... Quel contraste avec les paysages sauvages du Glen Coe !

La route est une vraie montagne russe avec des rampes à 16%, suivies de descentes à 20%, ou l'inverse. Heureusement les rampes les plus dures ne sont pas trop longues et aucune ascension ne dépasse 5 km. Mais quelle enivrante sensation de passer en 200 m d'un poussif 6 km/h à un enivrant 70, sans donner un seul coup de pédale ! Le gros morceau de cette région des Highlands est le col de Lecht que nous découvrons pratiquement dans sa totalité, après une longue mais paisible approche (cf. photo page 37). Imaginez un raidard à peu près rectiligne de 2 km avec une pente moyenne de 12%. Trois centaines de mètres devant deux taches rouges progressent comme des fourmis... et pour cause, puisque l'une vient de mettre pied-à-terre ! Et il nous semble bien que ce soit Madame qui soit encore en selle...

Gilbert, piqué au vif¹⁶, place un démarrage à la Lance Armstrong, rattrape rapidement le Mac qui a réussi à se remettre en selle mais a le souffle trop court pour répondre à son « Hello ». Au contraire, le Paralytique déchainé (ou shooté à l'EPO ?) augmente encore sa vitesse de pédalage et finit par rejoindre la Jeannie Longo cent mètres avant le sommet. Comme c'est un goujat, il ne ralentit même pas pour lui montrer ce qu'est la « french courtesy ». Mais que voulez-vous l'honneur franchouillard était en jeu ! Francis se contente de devancer le mari, qui semble nettement plus âgé que son épouse. Il porte une énorme barbe blanche de Père Noël.

Il est juste midi. Au sommet (632 m), quelques baraques en bois et un départ de télésiège car ce col de Lecht est aussi un « Ski Centre ». Nous faisons plus ample connaissance avec Lorraine et Douglas Allan, deux cyclos de l'« Audax of Scotland » qui font un voyage itinérant. Comme il se doit, ils sont plus bavards en sourires qu'en mots (surtout Madame qui semble faire un peu la gueule... discrétion féminine ou rancœur ?), nous n'en saurons pas plus... On se photographie mutuellement, on échange les adresses Email et bye ! bye !

Nous plongeons dans la descente à 20%, bien couverts, car le temps est plus que maussade. Nous faisons la pause pique-nique une demi-heure plus tard, assis sur un tronc d'arbre, dans une petite vallée abritée. La pluie menace, mais se retient à quelques gouttes vraiment éparses. En début d'après-midi, crevaison de Gilbert. C'est la première de notre périple et elle mérite donc d'être signalée, même si elle est très vite réparée.

Quelques miles plus loin, nous débouchons dans la vallée de la Dee, juste au niveau du château de Balmoral, la résidence écossaise de la reine d'Angleterre. Nous achetons quelques cartes postales dans une boutique de souvenirs puis nous prenons l'allée qui conduit à l'entrée du château. Sait-on jamais, le « castle » est peut-être visible ? Rêve éphémère ! Nous nous heurtons à une grille de fer forgé, à un gardien, et à un écran de verdure totalement étanche. Nous n'en verrons pas davantage. Gilbert gronde une nouvelle fois contre ces gens qui planquent leurs châteaux et font payer cher pour les montrer. Car la résidence royale se visite lorsque la Reine est absente, mais il faudrait plus de temps que nous n'en disposons. D'ailleurs en eussions-nous disposé, il est peu probable que nous ayons « lâché » les 13,2 € nécessaires pour passer la grille car selon le Routard « ... à vrai dire, les jardins ne sont pas terribles et on ne visite (pour 6,60 euros !) qu'une seule salle qui regorge de toutes les horreurs dont la famille royale ne saurait que faire ». Les chapeaux qu'Elizabeth ose se planter sur la tête suffisent à nous laisser imaginer ce que doit être le capharnaïm royal !

Nous repartons donc sans trop de regret pour remonter la vallée de la Dee en direction de Braemar. Elle est très sympathique cette vallée. À peu près plate, bien dessinée dans le U classique des auges glaciaires, parcourue par une superbe rivière à truites, nous prenons un grand plaisir à la parcourir, en nous délassant des jambes un peu malmenées par les raidards des monts Grampians.

¹⁶ il a toujours été macho, même s'il s'en défend et même s'il persiste à dire qu'il voulait seulement rejoindre ces deux cyclos avant qu'ils ne basculent de l'autre côté, histoire de pouvoir dialoguer au moins une fois avec des confrères britanniques...



Centre ville



INVERNESS (page 34)

Rive gauche de la Ness



Un piper



Paysage dans les **Grampian Mountains**
(page 36)



Le rude final du col de Lecht (15% assuré !)
(page 36)



Ça va plonger!



Col de Lecht (page 36)

Rencontre avec Lorraine et Douglas Allan



Camping sauvage dans la vallée de la Cunie,
en montant vers le col de Cairnwell... (page 39)



Blairgowrie
Le moins onéreux de nos B&B ! (page 39)



Traversée du large estuaire de la Forth au nord d'Édimbourg (page 40)
Le pont routier et sa piste cyclable



Le pont de chemin de fer « eiffelien »



Le trafic dans Princes Street



Édimbourg (page 41)
La Royal Scottish Academy



Princes Street Garden

Nous stoppons un court instant devant le petit château de Braemar, qui malgré son âge vénérable de quatre siècles et son passé guerrier, ressemble à une construction de carton-pâte plantée là pour le tournage d'une épopée hollywoodienne. Nous faisons un petit tour dans la cité de Braemar, histoire de jeter un œil. Toujours la même pierre brunâtre et les mêmes toits d'ardoise... Nous saluons au passage Lorraine et Douglas attablés devant un demi de bière (un vrai, pas un quart de litre comme chez nous !) et nous continuons notre chemin vers le sud. Devant nous se présente la longue vallée de la Clunie. A son extrémité, le col de Cairnwell, le plus haut col routier de Grande-Bretagne, qui ne culmine pourtant qu'à 665m.

Quinze kilomètres séparent Braemar du sommet avec une dénivellation de 500 m environ, ce qui fait une pente moyenne de 3% ! Pas de quoi se faire mal aux pattes. Mais un vent glacé vient contrarier notre progression. Heureusement le décor est assez intéressant, malgré l'absence quasi-totale d'arbres. La rivière claire, rapide, presque torrentueuse s'est encaissée de quelques mètres dans une terrasse de gazon où s'ébattent deux types de bestiaux : de nombreux et corpulents moutons et des pêcheurs/campeurs. Les premiers doivent bien avoir chacun sur le dos de quoi tisser cinq mètres carrés de shetland ou tricoter trois pull-overs super moelleux. Quant aux pêcheurs, ils ont trouvé une bonne astuce pour s'abriter du vent et pour piéger les truites sans se mouiller : planter leurs tentes à deux mètres de la rivière ! Ça doit être assez jouissif de capturer une belle arc-en-ciel au petit jour sans sortir de son duvet ! Après le hameau de Glen Cunie Lodge, réduit à trois maisons et une cabine téléphonique, la route se redresse à 4 ou 5% pour accéder au sommet. Final assez facile quand même car la vallée, beaucoup plus resserrée, est aussi mieux abritée. Nous atteignons le col vers 16h30 (km. 151). Nous faisons un arrêt aussi court que possible pour enfiler jambières, sweater et Goretex. Aucun doute, c'est bientôt l'automne !

L'autre versant du Cairnwell est différent : beaucoup plus pentu sur les 3 premiers kilomètres et nettement plus boisé. Malgré un solide vent de face, nous parcourons les 40 km jusqu'à Blairgowrie en une grosse heure et demie. Dès l'entrée en ville, nous guettons les enseignes de B&B car il n'y a pas d'Auberge de Jeunesse par ici. Banco ! Moins de 300 m plus loin, une jolie maisonnette affiche son tarif : 16 livres par tête avec scottish breakfast ! Le rêve si l'on compare au prix de l'usine d'Inverness (13 £ sans breakfast). Et il y a de la place ! Nous serons même seuls à bord, avec nos hôtes bien sûr, un couple d'adorables septuagénaires, doux comme des papy/mamys ! Papy nous montre le garage et mamy nous installe dans une chambre toute croquignollette, en s'excusant que les toilettes et la douche soient sur le palier. On lui dirait bien que pour ce prix-là nous serions même descendus à la cave... mais point trop n'en faut quand même.

Notre Mamy - qui se nomme Margaret, épouse de Paddy Burbridge, comme le prouve la carte de la maison - nous indique avec schéma à l'appui (toujours notre English déficient !) dans quel restaurant il faut aller dîner et aussi les deux ou trois qu'il faut éviter. Douchés et rasés, nous allons à pied jusqu'au Victoria Hotel (pas d'accent circonflexe en anglais, soyons précis !) pour nous bâfrer d'un menu local à base de viande bouillie et de patates. Un dessert glacé pour finir, please ! Surtout pas de jelly ! Bon rapport quantité/prix. Merci du tuyau, mamy !
Retour en pressant le pas car l'averse menace...



Robert Bruce, encore un brave !, petit-fils de celui qui s'était fait avoir par John le Couard, suit l'exemple de William Wallace. Il se fait couronner à Scone en 1314 (après avoir employé des moyens définitifs pour éliminer le John qui descendait du Couard) et renvoie les Anglais chez eux après leur avoir flanqué une bonne dégelée (bataille de Bannockburn).

Comme c'est aussi un bon diplomate, il réussit à obtenir l'allégeance de tous les nobles et à signer un traité par lequel l'Angleterre reconnaît l'indépendance de l'Ecosse (1328). Robert aura mis quatorze ans pour y parvenir. Ils sont coriaces, ces Anglais !

Dimanche 22 juin - 9ème étape

BLAIRGOWRIE - MELROSE 185 km (dénivelée 1350m)

Edimbourg la belle, Tweed Valley l'harmonieuse et Melrose la romantique

Lever à 6h15. Nous démarrons cette journée par un royal « scottish breakfast¹⁷ » qui ne diffère en rien de son cousin anglais ! Margaret est toute pouponnée, en notre honneur, n'en doutons pas ! Plus que pour une ressource financière assez aléatoire, il est évident que ces braves gens prennent le plus grand plaisir à recevoir ainsi des « visites » périodiques qui viennent briser un peu la monotonie des jours d'une vie qui s'éteint doucement. Même si les échanges sont fort limités en durée, ça fait « quelqu'un dans la maison ». Espérons que cette confiance ne soit pas trahie par quelque déséquilibré... Ils nous paraissent tellement vulnérables, nos papies !

Départ à 7h40, non sans avoir fait une grosse bise à notre chère mamy. Nous ne savons toujours pas si ces méthodes gauloises plaisent aux dames britanniques, mais c'est notre façon à nous de leur dire merci et nous avons l'impression qu'elles sont prêtes à tout nous pardonner, même cette « shocking attitude » !

L'objectif du jour est la traversée plein-axe d'Edimbourg, la capitale. Nous voulons rééditer la performance de Glasgow, sans le moindre complexe. Sinon on ne voit rien ! Nous n'avons pas parcouru dix kilomètres que la pluie commence. Durant deux heures, elle va nous imposer une compagnie fort désagréable car elle est drue et froide. M... ! M... ! et M... ! Ça recommence, comme à Glasgow ! Dans la traversée de Perth, pour ne rien arranger, nous commettons une erreur de parcours, comme cela nous arrive parfois quand les cartes routières sont cachées sous les protections anti-pluie. Demi-tour sans rémission et rallonge « mouillée » de 5 km. Rrrrrh !

Enfin la pluie s'arrête et nous pouvons retirer nos capes dans un petit village, du nom de Bridge of Earn. Sur la gauche, une vaste pelouse d'un vert-jaune fluo, merveilleusement tondue, sur laquelle deux dames d'âge assez avancé, jouent aux boules avec le plus grand sérieux et la plus grande application, sous le regard d'un monsieur tout aussi concentré. Pas un mot n'est échangé. L'une des joueuses lance un gros cochonnet à une bonne trentaine de mètres et le duel se fait avec huit boules plus grosses que des « lyonnaises ». Une sorte de pétanque bretonne sur herbe, mais sans terrain de jeu limité par des lices. Outre l'impeccable gazon, le plus étonnant est le rituel muet, totalement inimaginable sur un terrain de jeu gaulois.

Un peu avant onze heures, nous faisons des achats dans un petit supermarché de Kinross (qui nous avait affirmé que tout était fermé le dimanche ?) car nous avons prévu de faire étape à l'Auberge de Jeunesse de Melrose. Et comme cela a déjà été dit, dans les AJ, c'est comme dans les auberges espagnoles : si tu n'amènes pas ta bouffe, tu jeûnes ! Nous ne prenons donc aucun risque. Des fois que les « Sunday's afternoon », les magasins seraient effectivement fermés ?

Gilbert avait fait avant le départ une minutieuse recherche sur les sites internet de l'Office du Tourisme écossais, pour repérer les pistes cyclables permettant d'atteindre le centre d'Edimbourg, depuis le Firth of Forth, ce gigantesque estuaire de la rivière Forth, au nord de la ville. Il avait même pu imprimer des plans en couleurs au 1/25000 ! C'est donc bien documentés que nous abordons ce secteur délicat.

Le Forth Road Bridge, c'est un peu le pont de Tancarville des Ecosais. Pont métallique suspendu entre deux gigantesques piliers distants d'un kilomètre, sa construction a demandé plus de 6 ans (1958-1964). Il comporte deux chaussées de 7m, une large piste cyclable de chaque côté et des trottoirs pour les piétons. Du bel ouvrage, vraiment ! Et gratuit pour les forçats de la petite reine. Cette traversée nous rappelle notre Tour de France, les ponts de Saint-Nazaire et de Normandie ! Même impression de « monter au ciel », même sentiment de « dominer le monde » à 50 m au-dessus des flots, mêmes bourrasques de vent qui obligent à cramponner le guidon, même regret de ne pouvoir faire durer un instant que l'on sait d'exception.

¹⁷ œuf au bacon, haricot secs, tomates, céréales, thé, toast, beurre, confiture ; il faut être Britannique pour saisir les différences entre l'English et le Scottish breakfast !

Non seulement le ciel est bouché, mais une espèce de « fog » voile le magnifique Forth Rail Bridge, le pont du chemin de fer, pourtant tout proche (cf. photo page 38). C'est aussi un magnifique ouvrage métallique, construit un siècle avant le pont routier, ce qui était un exploit technique pour l'époque.

Il nous faudra environ une heure pour atteindre le centre d'Edimbourg. Après un mile environ, nous avons dû abandonner le fil rouge de la piste cyclable repérée par Gilbert : trop tortueuse, trop mal entretenue, trop mal fléchée. Décidément, ils ne sont pas meilleurs que nous ! C'est heureusement dimanche et la circulation est tout à fait supportable. Dans une large avenue (Queensferry Street ?) encore assez loin du centre, Gilbert s'arrête pour photographier un imposant édifice de pierre rouge sombre, avec deux grosses tours coiffées de coupôles et de multiples clochetons qui lui donnent une allure mi-Renaissance, mi baroque. Sur le devant un immense et impeccable gazon sert de terrain de cricket. Et sur ce gazon une quarantaine de gamins s'entraînent, tous uniformisés dans leurs tenues... écossaises. C'est le Melville Collège. Sans les enfants et sans la plaque, nous aurions cru que c'était une résidence royale !

Il est 13h30, quand nous arrivons dans Princes Street, les Champs Elysées locaux. Beaucoup de monde, beaucoup de circulation, beaucoup de bruit. Nous nous réfugions dans un MacDo pour nous remplir l'estomac en moins d'un quart d'heure.

Edimbourg (cf. photos page 38) ressemble beaucoup à Glasgow par le style des immeubles, la couleur des façades, la foule qui se presse dans les rues... et pourtant, c'est une ville très différente. Plus belle, plus aérée, plus fleurie... Est-ce que c'est parce que nous la voyons sans la pluie et sous un ciel plus clair ? Nous ne croyons pas. Il y a d'abord cette large dépression qui coupe le centre-ville en deux parties. Les jardins qui l'occupent sont magnifiquement entretenus et fleuris. La foule s'y promène, y respire, y joue de la musique, y chante. Il y a aussi ce château-forteresse posé sur son éperon rocheux au cœur même de la cité. Il y a encore la nouvelle ville et son architecture géorgienne que nous ne ferons qu'entrevoir et puis la vieille ville dont nous ne verrons rien. Gilbert joue de la gâchette (de l'appareil photo numérique) dans Princes Street pour essayer de fixer quelques-unes de ces images qui défilent bien trop vite...

Le temps s'est arrangé, au moment même où il faut repartir ! C'est un peu rageant ! Il est bien dommage que le découpage des étapes ne nous permette pas de passer la nuit ici. D'un autre côté, nous pouvons nous consoler en nous disant qu'il était plus facile d'éviter la ville et que, dans ce cas, nous n'aurions rien vu du tout !

Nous quittons Edimbourg vers 15 heures, en direction de Penicuik. Sortie beaucoup plus rapide que celle de la tentaculaire banlieue industrielle de Glasgow. Cette partie sud de la capitale écossaise est bourgeoise, résidentielle et coquette comme une vieille lady.

Nous partons plein sud. Depuis le retour du soleil, la température est agréable et l'absence de vent nous permet de maintenir une bonne allure, même si nous gagnons progressivement de l'altitude pour franchir une zone de collines avant de descendre vers Peebles et la vallée de la Tweed. Nous sommes de retour dans ces Southers Uplands (hautes terres du sud) que nous avons déjà franchies à l'aller, plus à l'ouest dans la région d'Abington. Et pourtant le paysage n'est pas tout à fait le même. Pour des raisons climatiques sans doute. Par ici, c'est moins vert et plus jaune, c'est moins ovín et plus céréaliér.

Peebles (16h40 - km. 142) est à la fois une station thermale et la dernière ville d'importance quand on remonte la vallée de la Tweed depuis son embouchure. Nous y trouvons quelques jolis colombages, un magnifique pont de pierre de taille et une superbe rivière, la Tweed. Il y a des rivières moches, aux rives boueuses et mal taillées, aux eaux arrêtées et troubles et aux fonds vaseux ; il y a des belles rivières aux eaux courantes et limpides, aux rives propres et engazonnées, aux fonds sableux. Dans les premières survivent de hideux poisson-chats, dans les secondes frétilent des truites saumonées. Depuis notre départ d'Inverness, nous sommes très gâtés en belles rivières : la Spey, traversée à Grantown, la Dee, longée de Balmoral à Braemar, son affluent la Cunie, côtoyée tout au long de l'ascension du col de Cairwell, et maintenant la Tweed dont nous allons suivre la course sur une quarantaine de kilomètres.

Ce qui fait la grâce de la Tweed Valley, outre le charme de sa rivière, c'est la beauté des paysages. Rien de grandiose, pas de gorges encaissées, de falaises abruptes ou de roches rouge sang ! Non simplement une exceptionnelle composition de formes et de couleurs. Les constructions ici ne sont que résidences et abbayes. Comme si l'homme avait voulu respecter cette merveilleuse harmonie naturelle. Comment imaginer la présence dans ce décor d'un simple château d'eau ou, pire encore, d'un pylône de ligne à haute tension, d'une cheminée d'usine ? « Shocking » !

Pour mieux goûter aux charmes annoncés par les guides, nous prenons la petite B7062 (National Cycle Road) en rive droite, laissant délibérément la route principale à ceux qui baladent leurs voitures le dimanche. Route étroite, confidentielle, sans doute un peu plus longue et accidentée que l'autre, mais qui nous permettra d'entrevoir la masse blanche du château de Traquair entre les frondaisons (ce château est, encore aujourd'hui, la propriété de la famille Stuart) puis de découvrir de magnifiques points de vue sur la vallée (cf. photo page 45).

Un peu avant Galashiels, nous faisons un arrêt au niveau d'Abbotsford, « fantaisie de pierre » construite par Sir Walter Scott, le « père littéraire » d'Ivanhoé (et de beaucoup d'autres romans). Gilbert essaie une fois de plus de percer la muraille verte au moins pour entrevoir la bâtisse à défaut de la photographier, mais il ne récolte que quelques éraflures sur les mollets. Décidément les Ecossais cachent leurs trésors de pierre ! Est-ce la même chose chez nous ?

Nous arrivons au terme de cette étape, Melrose, peu après 19 heures. Nous savons que l'Auberge de Jeunesse, dans laquelle nous avons réservé deux lits depuis Inverness, se situe « près de l'abbaye ». Mais où est-elle cette A. J. ? Nous voyons bien les panneaux qui l'indiquent, mais nous tournons autour sans parvenir à trouver la clé du labyrinthe. Nous arrêtons un gamin à vélo qui nous explique qu'elle est là, toute proche, à 100 yards. On croit comprendre son charabia, mais on continue de tourner en rond... jusqu'à retomber sur notre jeune « biker » qui, nous jugeant sans doute « pas très malins », se résout à nous guider... Par un sentier de terre, à travers un pré, il nous amène enfin devant une énorme bâtisse, quasiment vide. Cinq personnes, nous compris ! La dame de l'accueil est très professionnelle, tout juste aimable. On se croirait à Paris. Et nous en sommes d'autant surpris que c'est la première fois que cela nous arrive depuis notre départ de Quimper !

En contrepartie, nous avons une chambre pour nous seuls (une première, là aussi) et pour préparer le dîner, nous n'avons ni à jouer des coudes, ni à quêmander une casserole ou une place sur la cuisinière. Au menu ce soir : minestrone, jambon, poulet en conserve et flancs au caramel. Francis est un vrai cordon bleu ! Nous avalons ce souper en contemplant par la large baie vitrée les ruines toutes roses de l'abbaye. Construite en 1136, à l'instigation de David 1^{er} (cf. notes de Midget page 24), par des moines cisterciens, elle fut détruite par les Anglais, puis reconstruite par Robert Bruce (Midget page 31) et devint la plus riche abbaye d'Ecosse, puis déclina à partir du 16^{ème}. C'est Walter Scott qui finança la restauration des ruines et en fit un lieu de visite très réputé ! À la nuit tombante, le site est très romantique et mystérieux. Il doit probablement s'y promener quelques fantômes... William Wallace... Braveheart... es-tu là ?



A la mort de Robert Bruce, la pagaille s'installe. L'autorité royale s'étiole, les clans se renforcent et les pillages se multiplient. L'Ecosse est ruinée quand les Stuart (du clan Stewart) arrivent au pouvoir ! Les quatre premiers Jacques Stuart qui se succèdent sur le trône meurent de mort violente ! Et le dernier, père de Marie, mourra de chagrin ! Des Rois maudits, comme les Capétiens en France un siècle plus tôt !

Marie Stuart, éphémère reine de France (épouse de François II qui ne régna que quelques mois), revient en Ecosse en 1560 à dix-huit ans... pour régner. La pauvre Reine va tout subir durant son règne (1561-1567) et sa vie : des désordres publics menés par les protestants, des drames personnels avec un mariage raté (son cousin Henry Stewart, lord Darnley), son remariage avec Bothwell, qui était suspecté d'avoir assassiné Darnley, une rébellion, une abdication en faveur de son fils (qui deviendra Jacques VI), une fuite en Angleterre (une Ecossaise fuyant chez l'ennemi !), près de vingt ans de demi-captivité et pour finir son exécution. Quand rien ne va !

Lundi 23 juin - 10ème étape

MELROSE - WESTFIELDS FARM 183 km (dénivelée 2070m)

Galère en Angleterre et repos à la campagne...

Départ à 7h30, après notre succinct « continental breakfast », confectionné en partie avec nos provisions, et le reste avec les produits trouvés sur les étagères ou demandés à notre voisin !

Le temps est correct : ciel en partie découvert, vent à dominante ouest qui n'est pas vraiment gênant, température assez fraîche. Nous commençons notre journée sur une toute petite route tranquille, puisque interdite aux voitures ! Des petits lapins, quelques tracteurs, c'est la campagne comme nous l'aimons. Mais ce chemin bucolique débouche sur la nationale A68 cinq kilomètres plus loin et le charme est rompu. La circulation n'est pourtant pas très dense, mais les petits lapins préfèrent jouer ailleurs ; ce qui n'est pas en notre pouvoir malheureusement.

Après une heure de route, nous arrivons à Jedburgh, autrefois bourg royal et premier bastion écossais sur la route de ceux qui venaient d'Angleterre. C'est aujourd'hui une petite ville tranquille qui conserve quelques beaux restes de son passé. Entre autres, les ruines d'une abbaye, cousine germaine de celle de Melrose, que nous nous contenterons d'observer de loin, et la maison où la Reine Marie se réfugia en 1566, après une chevauchée de 80 km d'une seule traite pour retrouver son mari Bothwell blessé. Elle faillit mourir ici et aurait peut-être dû le faire, vu ce qui l'attendait par la suite. Sa résidence est une belle bâtisse de pierre, en forme de L, une maison de maître dans la couleur locale. Nous en faisons le tour, à pied.

Nous quittons Jedburgh pour remonter la vallée de la Jed, affluent de la Tweed, en direction du col de Carter Bar (418m), où nous quitterons les Borders écossais pour basculer vers les provinces anglaises. Montée très régulière, à 3 ou 4%, avec trois lacets dans le final. Nous sommes au cœur des Cheviot Hills, les Monts Cheviots, collines résiduelles d'une ancienne activité volcanique, dont l'altitude dépasse rarement 600m. Ils constituent la frontière naturelle entre les deux pays. Au col, un gros rocher planté au bord de la route comme un menhir est le seul signe frontalier (cf. photo page 45). Le soleil fait son apparition, sans doute pour nous permettre d'admirer un superbe panorama circulaire, plus particulièrement vers le nord (cf. photo page 62), vers cette Ecosse qui aura parfaitement répondu à nos espérances !

Après vingt kilomètres de vallée descendante dans le verdoyant parc du Northumberland, nous laissons la route de Newcastle pour prendre une direction plein sud vers Corbridge. Nous ne savons pas alors qu'il eût été plus judicieux d'affronter la traversée du grand port anglais. Jusqu'à Corbridge, tout va à peu près bien. Certes, le profil de la route est nettement plus relevé, quelques sérieuses bosses à 10% nous contraignent à jouer du dérailleur mais rien de bien inquiétant encore car nos jambes sont affûtées. Nous sommes parfaitement sereins en faisant étape à Corbridge pour les achats et le pique-nique. Gilbert est quand même un peu déçu de n'avoir vu ne serait-ce qu'un petit morceau, que quelques pierres, voire un panneau indicateur, signalant la présence du fameux mur d'Hadrien que nous avons « traversé » 2 ou 3 miles auparavant. Il est comme ça, Gilbert, il veut tout voir, les châteaux, les vestiges romains, les fantômes, les monstres,...

Corbridge est une charmante petite cité qui nous accueille les bras ouverts. Francis y déniché même une vraie boulangerie, avec du pain presque comme chez nous, et, ô miracle, encore ouverte à cette heure tardive (12h45). Nous pique-niquons sur un banc public de la petite place centrale, devant l'élégante église romane, ceinturée de son cimetière engazonné. Ils sont extraordinaires, ces Anglais ! Il y a pourtant du mouvement sur cette place ! Pas un seul regard, pas un seul signe d'intérêt ou de réprobation, pas le moindre indice d'étonnement pour ces deux vieux routards qui bouffent leur jambon sur un banc public. L'un d'eux, ou l'une d'elles, nous a-t-il seulement remarqué ? Nous commençons à comprendre pourquoi certains traversent le court central de Wimbledon à poil pendant la finale des filles ! Au moins, on les regarde ceux-là !

Nous repartons à 13h20 et tout de suite nos soucis commencent. D'abord en voulant prendre un raccourci pour rejoindre l'A68 par laquelle nous sommes arrivés. Ah, ce Gilbert, toujours obsédé par les petites routes blanches et les petits lapins ! Sur la carte, il avait raison car ce raccourci croise bien la nationale. Le seul inconvénient, c'est que l'intersection se fait sur

deux niveaux. Le fouillis végétal du talus est si serré et si piquant que nous ne trouvons aucun moyen de le franchir pour accéder à l'étage supérieur. Gilbert, qui exècre autant faire demi-tour qu'il adore les chemins insolites, nous concocte un itinéraire de rattrapage plus à l'est avec le double argument qu'il sera plus tranquille (routes secondaires) et que les rampes devraient être moins rudes « **puisque coupant les cours d'eau plus à l'aval, les vallées seront moins encaissées !** ». Paroles d'expert en géologie structurale et hydrologie ! Et vous allez pouvoir vérifier que les experts finissent toujours par avoir raison !

Mais dans l'immédiat, peu après la sortie du petit village de Bywell, un premier raidard nous agresse. Du 12% au moins. Gilbert tripote son dérailleur et se met soudainement à mouliner... dans le vide ! Incrédule, il se retourne et regarde sans y croire le long ver noirâtre étiré derrière lui sur la chaussée ! Heureusement que sa chaîne a cassé quelques secondes avant qu'il ne se mette en danseuse. Sinon, c'était la méchante gamelle. Celle qui, souvent, casse les clavicules ou pire encore ! Francis a prétendu que c'était un coup monté par son compère qui voulait lui prouver qu'il n'était pas inutile de transporter un dérive-chaîne ! Méchante langue ! En tout cas, cet outil a bien rendu service dans le cas présent.

Puis de nouveau, les côtes infernales reprennent, bien pires encore que celles de la matinée. Le top est atteint sous un gros village nommé Consett. Sans l'aide de la providentielle poussée d'une forte rafale de vent, nous ne passons pas « à la pédale » un tronçon qui ne devait pas être loin des 20%. Une fois, deux fois, cinq fois, ça passe... Mais au-dessus, on s'épuise et on devient très nerveux. Il faut réagir ! Et c'est là que l'expert... finit par avoir raison ! Il faut résolument obliquer vers l'est par la première vallée venue et aller chercher une route plus proche de la côte. Le « maître-es-itinéraire », après consultation de sa carte anglaise, décide de passer par Durham et Darlington. Application immédiate, même s'il faut faire quelques kilomètres supplémentaires. Francis applaudit des deux mains (difficile avec une seule !), car l'économie d'énergie sera conséquente.

À partir de là, tout va bien, la galère est finie. Nous contournons Durham par une rocade et la grosse agglomération de Darlington, est traversée sans la moindre hésitation. Nous en sortons, peu avant 18 heures, sur une route parallèle à celle que nous devions emprunter. Quand nous arrivons grosso-modo à la latitude de Scotch Corner, lieu d'étape prévu sur le road-book, nous commençons à nous préoccuper des panneaux B&B. Tiens en voici un... en pleine campagne ! Mayfields Farm dit la flèche qui nous entraîne sur une minuscule route qui est plutôt un chemin de ferme. Un bon mile plus loin, toujours des panneaux indicateurs, une maison qui n'est pas la bonne. Tout près d'abandonner, nous persistons néanmoins et finissons par trouver. Ouf ! C'est bien Mayfields. Ouf ! Il y a de la place. Bien sûr, l'accueil est chaleureux, la chambre très agréable, et le coût raisonnable pour nos finances (34£ pour deux). Seul problème, que nous croyons de taille, où dîner ? « **It is not a problem !** », affirme Ruth Gibbon, notre hôtesse, qui est une grande blonde, mince, encore jeune et vraiment très sympathique. Tellement serviable même qu'elle va nous conduire en voiture au restaurant du village de Dalton-on-Tees, situé à 3 bons miles de là et venir nous récupérer 1h30 plus tard. Le rêve quoi !

Nous faisons un dîner fort honorable essentiellement constitué d'une spécialité régionale à savoir « **sausage with black pudding and mashed potatoes** » qui, en français, est une grosse saucisse accompagnée de boudin noir et de pommes de terre. Ce n'est pas du Bocuse mais ce n'est pas mauvais du tout. Avec des fraises à la Chantilly en dessert ! Il fait déjà nuit quand Ruth nous ramène au bercail. Une journée de galère, qui se termine en plein bonheur !



Lors de sa fuite en 1567, Marie a abdicé en faveur de son très jeune fils, Jacques VI, nouveau roi d'Ecosse. Il régnera jusqu'en 1625 et sera l'auteur d'une perfide trahison ! En 1603, il devient aussi roi d'Angleterre à la mort d'Elizabeth, la meurtrière de sa mère. Il prend le nom de Jacques I^{er} et... nous abandonne ! Pourtant Ecosse avant d'être Anglais, il ne reviendra jamais en Ecosse. Nous qui n'avons jamais capitulé sur les champs de batailles, nous voici sous le joug des Anglais par l'Union des Deux Couronnes et délaissés par notre prince !



La magnifique Tweed Valley (page 41)



Frontière anglo-écossaise à Carter Bar (page 43)



Un décor commun dans les villes anglaises
Ici, Darlington (page 43)



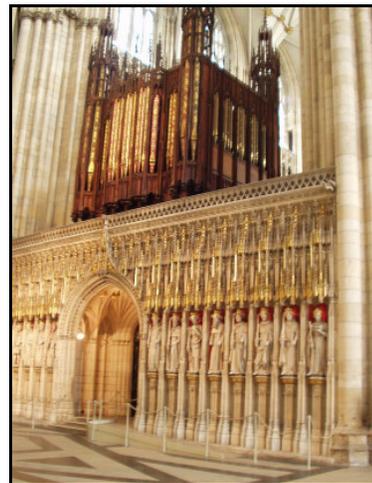
Westfields Farm—Francis et Ruth « tout sourire »
dans le petit jardinet plein de fleurs
(page 47)



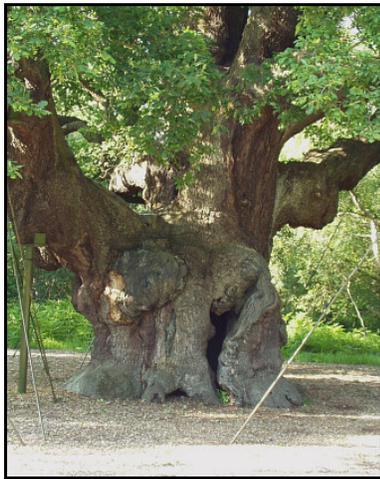
Ses tours



La magnifique cathédrale d'York (page 47)
Sa nef



Son jubé



The Major Oak
Le patriarche de la forêt de Sherwood
(page 48)



Oxford
Christ Church College
(page 51)



La Tamise à Goring
(page 51)



Arrivée à Portsmouth
(page 52)



Entrée dans l'estuaire de la Rance
(page 53)



Yvon Lebarbier et Suzanne Deux



Francis avec nos amis diagonalistes (pages 53 et 54)
Francis Swiderek



Gérard Audebrand

Mardi 24 juin - 11^{ème} étape

WESTFIELDS FARM - EDWINSTONE 170 km (dénivelée 545m)

De belles cathédrales et un arbre vénérable

Lever 6h15, chargement des vélos à 6h55 et breakfast royal à 7h00 pétantes. À part les saucisses assez peu comestibles au petit matin, tout y est. Avant le départ, dans le petit jardinet rempli de fleurs, Gilbert prend une photo de Ruth et de Francis, « tout sourire ». Les adieux sont chaleureux. Ruth semble très flattée que nous lui faisons part de notre enthousiasme. Notre compliment « **Westfields Farm is the better B&B of our trip ! Thanks very much !** »¹⁸ lui va droit au cœur. Ah, ces Frenchies, quels baratineurs ! Et encore, elle n'a rien vu car notre vocabulaire est trop limité.

Nous rejoignons la route principale par le chemin que Ruth nous avait montré la veille, en nous conduisant au restaurant. C'est une route de campagne perdue dans les champs de céréales, avec petits lapins et gros lièvres, soleil timide mais bien présent et vent latéral légèrement favorable. Comme hier, nous commençons très bien la journée. Espérons que l'état de grâce va continuer. Nous rejoignons le tracé de notre itinéraire un peu avant Northallerton. La A168 est déjà fort encombrée, comme d'une manière générale toutes les routes d'Angleterre !

Une consolation : la route est rigoureusement plate ! Nous sommes dans la très fertile plaine de York et nous surfons sur les champs de blé. On se croirait (presque) en pleine Beauce. Court arrêt à Thirsk pour un arrêt dans les toilettes publiques, toujours aussi propres. Thirsk est une jolie petite ville avec des maisons rouges et blanches aux toits de tuiles et une adorable église, cernée de son traditionnel jardin de pierres tombales.

Vers 11h00 (km. 71), nous stoppons devant la cathédrale d'York. York Minster est un pur chef d'œuvre du gothique anglais du 15^{ème} (cf. photos page 45). Imposante par ses dimensions (plus grande que ND de Paris), séduisante par son style très français (on pense à Reims), impressionnante par l'ampleur et la clarté de sa nef, remarquable par son jubé qui est une vraie dentelle de pierre et réputée pour la collection de ses vitraux du Moyen-Âge. Tout cela justifiait largement que nous nous y arrétions une bonne quarantaine de minutes, chacun montant alternativement la garde près des bicyclettes. Car il y a foule. Beaucoup de touristes, beaucoup d'yeux bridés... et nous, avec nos tenues peu conformes à la sainteté des lieux mais toujours sans attirer l'attention le moins du monde. Nous traversons toute la ville ancienne par ses ruelles pittoresques, bordées de maisons à encorbellement et colombage. Achats et casse-croûte à la sortie de la ville.

Vingt kilomètres plus loin, nous arrivons à Selby, ville séduisante avec une splendide abbaye du XII^{ème} qui, pour une fois, n'est pas en ruine. C'est au contraire un remarquable monument de pierre ocre, parfaitement conservé malgré son âge vénérable. Très belle façade gothique assez sobre, remarquable luminosité intérieure de la nef romane. Comme à York, nous prenons le temps de faire le tour et de jeter un œil à ce chef d'œuvre. C'est décidément l'étape des cathédrales. Quelle sera la troisième ?

Nous poursuivons notre progression, assez rapide aujourd'hui car la route est parfaitement plate (moins de 200m de dénivelée cumulée pour 100 km contre plus de 1200m hier !) et le vent de nord-ouest, assez frisquet, est plutôt favorable. Notre fil rouge du jour, l'A19 que nous suivons depuis le matin, est toujours aussi encombré. Il faut dire que nous passons à moins d'une vingtaine de kilomètres à l'est de la zone urbaine de Leeds-Bradford-Wakefield qui doit bien totaliser un million d'habitants et un conséquent parc automobile. Il se confirme heureusement que les automobilistes anglais sont des conducteurs fort raisonnables (en très grande majorité car il y a bien quelques tarés quand même !) qui s'écartent vraiment quand ils doublent et qui ne cherchent pas à dépasser quand l'espace pour le faire est insuffisant. Mais, à la longue, un room, room, rroah (tiens c'était un camion !) toutes les quinze secondes, c'est vraiment pénible, voire insupportable. Du moins pour Gilbert car le citadin Francis semble beaucoup moins sensible à cette désagréable pression... La seule manière de trouver un peu de tranquillité serait d'utiliser ces toutes petites routes dans la campagne mais en augmentant sérieusement le kilométrage et le risque de se perdre dans les champs de céréales.

¹⁸ « Westfields Farm fut le meilleur B&B de notre voyage ! Merci infiniment ! »

Nous traversons Doncaster, un important centre agricole et commercial planté au cœur de la zone céréalière, sans même lever le pied, comme si nous appartenions au club cyclo local. Il faut dire que la signalisation est bien faite en Angleterre. Outre les classiques panneaux indicateurs en l'air, toutes les directions principales et les numéros des routes sont marqués au sol plusieurs fois si nécessaire et suffisamment loin des feux et des croisements pour anticiper.

À la sortie de Doncaster, nous troquons notre A19 pour une A60, un peu moins encombrée. Il est vrai que nous avons aussi remplacé le voisinage de Leeds par celui de Sheffield, agglomération moins importante, ceci expliquant sans doute cela. Le parcours est un peu plus vallonné, mais nous n'allons pas nous en plaindre car le plat, c'est comme les bosses : point trop n'en faut !

Nous traversons Worksop, comme Doncaster, c'est à dire « haut le pied ». Encore une petite ville qui s'est enrichie grâce à l'agriculture mais dans ce cas, la ressource principale n'était pas le blé ou la betterave mais l'orge. Worksop était au 19^{ème} le principal centre de commercialisation de la drèche. Reliquat du traitement de l'orge utilisé pour la fabrication de la bière, la drèche était alors très recherchée pour l'alimentation du bétail. Il est possible qu'à cette époque, les vaches n'étaient pas folles mais ivres !

Il est à peine 17h15 quand nous nous présentons, pleins d'espoir, à l'Auberge de Jeunesse de Sherwood Forest, la célèbre forêt de Robin des Bois. Nous sommes vraiment déçus d'apprendre qu'elle affiche complet. Curieux car c'est presque désert. La réceptionniste nous indique un B&B à Edwinstowe, le premier village tout proche. Nous comprenons parfaitement que nous trouverons ce B&B dans la rue à droite au feu rouge. Mais il est des subtilités que notre connaissance de l'anglais ne nous permet pas encore de saisir. Nous nous engageons bien à droite au carrefour et nous parcourons un bon kilomètre. Rien, demi-tour. On se dit bon, nous avons compris « right », mais il fallait entendre « left » puisqu'ils font tout à l'envers dans ce pays. Alors, nous faisons 500 m dans l'autre sens... Jusqu'à ce que nous finissions par découvrir que le B&B était exactement à l'angle du carrefour, sur le côté droit ! Nous sommes des vrais champions !

Patronne sobre et logement rustique mais correct malgré tout. Nous sommes à la campagne et nous ne pouvons pas tomber tous les soirs dans le petit paradis de Ruth Gibbon !

Comme il n'est pas tard, nous retournons jusqu'à la Sherwood Forest. Elle en a pris un sacré coup depuis l'époque de Robin Hood. Le pauvre, il aurait eu du mal à se planquer dans les quelques hectares qui subsistent aujourd'hui ! Comme les Anglais sont très amateurs de belles histoires, un Centre d'Accueil a été construit à l'emplacement précis où Robin épousa la belle Marion. Si, si, c'est exactement là... Et les romantiques se précipitent. Enfin, quand le « Sherwood Forest Visitor Centre » est ouvert car il est bientôt 18h30 et tout est fermé. Nous sommes néanmoins accueillis par un drôle de petit écureuil qui refuse malheureusement de se laisser photographier. Dommage ! Il avait un si beau pelage gris !

Nous pénétrons dans la cathédrale de verdure pour aller saluer la grande curiosité du coin : le Major Oak, un chêne de 500 ans d'âge et de 10m de circonférence ! Nous le trouvons facilement car le chemin forestier d'accès est bien fléché. Le Vénérable est super protégé, à la fois des touristes (grillage) et du poids des ans (poteaux et haubans sous ses énormes branches). Impressionnant, certes, mais pas très beau (cf. photo page 46). On dirait un de ces énormes bonshommes impotents de 300 kg que l'on montrait autrefois dans les foires...

De retour au village, nous allons dîner au Forest Lodge Hotel qui est le seul restaurant d'Edwinstowe. Nous y mangeons de la soupe aux crevettes, de l'agneau rôti pour l'un et du poulet grillé pour l'autre et des « sweets ». Très correct mais service très lent...



L'Union allait être suspendue quelques années. Le fils de Jacques VI, Charles I^{er} est exécuté le 30 janvier 1649 par le dictateur anglais Cromwell. Evidemment les Highlanders se révoltent. Et dès 1660, après la mort du régicide (les révolutionnaires français de 1793 n'étaient pas les premiers !), les Stuart reviennent sur le trône avec Charles II. Le joug anglais est remis en place...

Mercredi 25 juin - 12ème étape

EDWINSTONE - CHARLTON : 193 km (dénivelée 1245m)

Escapades champêtres et enfer dans la ville...

Nouveau départ à 7h30 après les formalités désormais routinières. Le breakfast a été rustique, comme le reste. La journée s'annonce belle et la route est assez facile. Un petit vent d'est, donc latéral, entretient une température fraîche mais fort agréable pour pédaler.

Nous suivons d'abord l'A614, en direction de Nottingham, dont le shérif fût ridiculisé par Robin des Bois, il y a bien longtemps, puis la A6097 précisément pour éviter ladite cité, aujourd'hui fortement industrialisée (cycles Raleigh, par exemple) et enfin nous obliquons vers le sud sur la A46. Une caractéristique commune à ces trois routes primaires, un trafic harcelant ! Gilbert, qui n'arrête pas de ronchonner « ... mais pourquoi sont-ils tous dans leurs bagnoles, ces Anglais ? », parvient à convaincre son compère qu'il serait préférable de quitter ces routes infernales pour aller trotter dans la campagne avec les petits lapins. Francis accepte cette proposition sans réserve, bien que la dernière initiative « petites routes dans la campagne » se soit payé cash par des raidards infernaux, deux jours auparavant. Mais l'Aveugle, qui a bon œil, s'est assuré que la région était plate et qu'il ne risquait pas ce genre de mésaventure.

Après le village de Bingham, Gilbert n'y tient plus et s'engage résolument à gauche dans une route de trois mètres de large, parfaitement roulante. Commence alors une fort agréable promenade, enchaînement de sauts de puces d'un village à l'autre - Cropwell Bishop, Kinoulton, Nether Broughton, Saxelbye, Asfordby, Thorpe Satchville - que nous composons avec la même aisance que si nous naviguions dans la plaine de la Saône ou la forêt landaise, c'est-à-dire dans nos jardins d'entraînement. Pas de petits lapins mais pas de voitures non plus ! Le pied !

Opération « sauvegarde » parfaitement réussie donc, grâce à la précision du Road Atlas Britain (échelle : 3 miles to 1 inch, comme cela a déjà été mentionné précédemment) et à la petite boussole que Gilbert a dans le nez, très performante quand... elle ne déconne pas, ce qui lui arrive parfois ! Opération bénéfique aussi puisque ce parcours champêtre se révèle plus court de 5 km. Les collines reprennent une vingtaine de kilomètres avant Market Harborough, ce qui signifie que nous en avons terminé avec la traversée des vastes plaines céréalières de l'« East Anglia » et que nous approchons du bassin de la Tamise. Ces bosses n'ont rien à voir avec celles de la région de Newcastle et nous les avalons sans peine.

Arrêt de près d'une heure (12h05-13h00) à Market Malborough pour une « révision des 100 km » (exactement 93). Le casse-croûte acheté au supermarché local est avalé sur un banc public à proximité des toilettes, elles aussi publiques (et « clean » comme toujours). Melon, sardines tartinées sur des petits pains à moitié « mie » (que l'on trouve en sachets et qu'on ne voudrait surtout pas bouffer chez nous !), yaourts, gâteau au chocolat. Vidange des réservoirs, remplissage des bidons, toilette (il y a même de l'eau chaude et ce qu'il faut pour chauffer un biberon dans les WC publics anglais !), coup de peigne, petite promenade pédestre, digestive et photographique sur la place centrale... et c'est reparti ! Voilà cinquante-cinq minutes parfaitement employées et une pause agréable dans ce petit centre régional très vivant et rempli de massifs floraux. Le ciel est un peu blanchâtre, mais la température est douce et les locaux prennent l'air aux terrasses des cafés. Sur la place, une roulotte/orgue de barbarie est à vendre. La pièce est très belle, finement ciselée et peinte... mais un peu encombrante pour nos portebagages.

Nous étions bien à Market Malborough, mais il faut repartir dans la campagne vallonnée et les room-room des moteurs. Devant nous, Northampton, une ville dont le road book prévoit la traversée « plein centre » car on ne peut pas les éviter toutes. Et puis, il faut bien assurer le contrôle journalier de Francis par l'achat d'une carte postale. Rappelons que Gilbert, lui, a choisi la solution de se faire photographier par Francis devant le panneau d'une des localités traversées en cours d'étape et indiquée sur l'itinéraire « officiel » remis au responsable André Etieève, au moment de l'inscription. Mais revenons à Northampton que nous avons choisi comme « ville-contrôle » du jour. A priori, sur la carte, l'opération devrait se dérouler sans problème puisqu'il suffit d'aller tout droit pour parvenir au centre ville et de continuer tout droit pour

trouver la sortie. Pour faciliter les choses, il suffit de suivre l'A508 et, confiants dans l'excellente signalisation observée depuis notre arrivée, nous abordons cette agglomération de 200.000 habitants avec la plus grande sérénité. Mal nous en prend car nous allons perdre près d'une heure dans cette cité maudite !

D'abord nous ratons le panneau d'entrée (y en avait-il un ?) puis nous perdons très vite notre fil rouge, l'A508, pour nous retrouver sur une piste cyclable qui traverse un vaste parc, certes agréable, mais sans aucune indication; ensuite nous errons de boulevard en rue commerçante à la recherche d'un panneau indicateur, de boutique de souvenirs en librairie à la chasse à la carte postale. On finit bien sûr par se perdre. Enfin l'un des problèmes est résolu dans un quartier qui n'a rien à envier à Barbès-Rochechouart. Francis finit par dénicher sa carte postale dans une sombre boutique, tenue par un Hindou voleur et retors... qui n'est même pas fichu de nous remettre sur la bonne route. Mais où sont passés les Anglais ? On se croirait à Bombay !

Le ciel étant toujours uniformément laiteux, la boussole pifométrique de Gilbert est en panne et nous prenons, au hasard, une direction... qui n'est pas la bonne. Heureusement, une « Miss Marple » délicieusement enchaînée, nous conseille de faire demi-tour et de prendre la première à gauche. Mais nos malheurs ne sont pas finis car nous débouchons sur une rocade à deux fois quatre voies, certes autorisée aux cycles, mais à la limite de la saturation. On se croirait sur une autoroute de la banlieue parisienne ! Pire, il faut couper plusieurs voies pour en sortir... par la droite. De plus, le panneau « Other roads » ne nous assure pas que notre A508 est bien comprise dans le lot ! Nous finirons quand même par la retrouver, notre A508, un bon mile plus loin. Un vrai cauchemar ! Nos fessiers sont douloureux tellement nous les avons contractés (la preuve que l'expression « serrer les fesses » n'est pas sans fondement !). Amis cyclos, si vous allez promener vos sacoches en Angleterre, écarterez Northampton de votre route !

Encore beaucoup de circulation sur l'A508 mais après notre rodéo, on se retrouve presque au calme. Néanmoins, à la sortie de Buckingham, nous décidons de renouveler l'expérience de la matinée et de nous lancer résolument dans la campagne. Avec un autre espoir : trouver un B&B à un prix raisonnable. Dans son enquête sur internet, Gilbert a constaté que les tarifs pratiqués étaient de 15 à 20% plus élevés dans les villes. Nos réserves de pounds sont de plus en plus maigres et les tarifs d'Oxford au-dessus de nos moyens. Petites routes, petites ondulations, petits virages autour des champs de blé, petits villages tranquilles... mais pas de petit B&B. Enfin à Milton, Francis consulte un passant qui nous indique une ferme deux miles devant qui devrait nous convenir. Nous trouvons sans difficulté cette « Home farm » très proche de la route. Mais la maison est fermée. Nous interpellons une jeune cavalière occupée à panser son cheval. Aimablement, elle laisse son étrille pour pianoter sur son portable et nous informe que la patronne ne reviendra que vers 19h30. Pour passer le temps, elle nous suggère d'aller jusqu'au village de Charlton-on-Otmoor, sis à 2 miles de l'autre côté de la route où nous trouverons un restaurant. Nous obtempérons. Mais le restaurant est en fait un pub et le patron nous explique que le seul cuisinier qu'il a pu trouver étant chinois, il ne peut nous offrir que de la cuisine asiatique. La carte qu'il nous présente est une véritable énigme dans laquelle nous croyons discerner le mot « chicken ». Nous passons donc commande de deux plats n° 56. Moins de cinq minutes plus tard, le Chinois nous apporte deux assiettes fumantes de chaleur et de piment ! Gilbert ne pourra avaler que quelques morceaux de poulet. Quant à Francis, plus résistant et plus affamé, il parviendra presque à finir les deux platées... sans pain. Un véritable exploit !

C'est la bouche en feu, que nous revenons chez Mrs Tricia Honour, notre hôtesse de ce soir. Pas très aimable (on se rapproche de « cheu nous » ?) - peut-être parce que nous demandons, et obtenons, le breakfast pour 7h00 - mais très professionnelle. Chambre spacieuse et claire à deux grands lits avec TV et possibilité de se préparer un thé, avec des petits gâteaux. Ce que nous ne manquons pas de faire autant pour éteindre l'incendie qui nous brûle le palais que pour se remplir l'estomac avec toutes les provisions trouvées dans nos sacoches.



Les chefs de clans acceptent mal l'Union avec l'Angleterre. Le 3 février 1692, presque tous les membres du clan MacDonald sont massacrés à Glen Coe, pour avoir prêté allégeance avec une semaine de retard ! Ce fut une horreur, un véritable « Big Mac » géant !

Jeudi 26 juin - 13ème étape

CHARLTON - PORTSMOUTH 168 km (dénivelée 830m)

Une belle entame par Oxford et la vallée de la Tamise, avant que le tape-cul ne commence...

Francis apprécie beaucoup le breakfast qu'il juge « luxueux », « Le 'top' pour notre dernier jour chez les British ! » note-t-il sur son carnet. Jugement sans doute un peu déformé par le jeûne pimenté de la veille. Nous partons à 7h40 dans la grisaille. La route est toujours aussi sympathique mais nettement plus fréquentée. Il est vrai que c'est l'heure d'aller bosser et Oxford est proche.

Une heure plus tard, nous stoppons près du panneau d'entrée dans la mondialement réputée ville universitaire pour une double photo « souvenir/contrôle » (cf. photo page 7). Oxford est jumelée avec Grenoble, autre grande université européenne. C'est par une piste cyclable et dans la roue (à une vingtaine de yards derrière quand même) d'un jeune homme monté sur un solide vélo de ville, au porte-bagages lesté d'un cartable, que nous gagnons le centre. Fait qui mérite d'être signalé car nous n'aurons vraiment pas eu l'occasion de croiser ou de suivre des « pédaleurs » dans ces contrées. Ce fait nous surprend même beaucoup après nos autres aventures nord-européennes. Nous pensions que l'Angleterre était aussi un pays où le « biker » était roi. Ce n'est pas le cas ! Le cycliste est même plutôt un oiseau très rare !

Le sportsman nous emmène à bonne allure à travers le parc de l'université jusqu'au Muséum d'Histoire Naturelle, imposant édifice assez austère malgré ses fenêtres géminées. Mais le plus étonnant est que derrière la façade de pierre, se trouve une immense nef de cathédrale avec une superbe charpente métallique de type « Tour Eiffel ». Au centre, trône un gigantesque squelette de dinosaure. Le contraste avec l'extérieur est assez hallucinant. Dommage que nous n'ayons pas les moyens de « lâcher » quatre livres (pounds) pour en voir davantage !

Francis prétend qu'Oxford est une cité très distinguée et il a bien raison ! C'est aussi une ville agréable, vivante, jeune comme nous pouvons le constater durant les quelques moments que nous passons dans le centre, essentiellement autour de Radcliffe Square. Oh ! Temps, suspends ton vol ! Gilbert mitraille avec l'espoir d'en « garder la plus possible », mais il faudrait des heures, des jours et davantage encore.

Nous quittons Oxford en direction du sud. Une quinzaine de kilomètres plus loin, nous laissons la nationale (A1074) pour prendre une voie secondaire qui conduit à un ravissant village, magnifiquement conservé puisqu'il date... de l'âge du bronze ! Sa très longue histoire ne l'empêche pas d'être tout à fait coquet avec ses colombages aux toits de chaume et sa petite abbatale romane. Ce bijou est absolument désert. Il est pourtant plus de 10 heures et il fait un magnifique soleil. L'absence de « pub » sur la nationale expliquerait-elle ce mystère ? En tout cas, Gilbert est très fier de cette trouvaille, faite plusieurs mois auparavant sur le Guide Vert de Michelin. Ça sert de préparer un voyage !

Nous continuons notre « descente » de la vallée de la Tamise, que nous traversons dans le village de Goring (km. 47 - 11h00). À cet endroit, la « Seine des Londoniens » est une charmante rivière navigable. Nous nous amusons quelques instants à observer l'ouverture d'une écluse... d'où surgit, comme un diable de sa boîte, un frêle kayak propulsé par un solide payayeur ! Inattendu ! Sur la rive, une vingtaine de personnes d'âge moyen bien avancé s'apprêtent à embarquer pour une « croisière ». Les gentlemen sont costumés et cravatés, les dames portent de magnifiques chapeaux. Démodé et attendrissant !

Un peu plus loin, à Pangbourne, nous procédons aux achats pour notre ultime pique-nique britannique que nous faisons assis au sol, dans un petit jardin public et, selon notre habitude, à « portée de bidon » des toilettes publiques. Aujourd'hui, le menu comprend du thon en boîte, du jambon, des yaourts et des crèmes/desserts ainsi que l'inévitable et insipide pain à sandwich.

Nous repartons vers 12h30, et il est temps de rouler car nos compteurs viennent nous rappeler que nous n'avons parcouru que 56 km ! L'embarquement à Portsmouth est pour 19h30 mais il reste encore 100 km et il faut s'en occuper. Sans incident, pas de problème mais...

Et justement, comme par hasard, la tuile survient au kilomètre 67 c'est-à-dire à 90 km du but. Francis, qui roule en tête (ce qui ne surprendra pas le lecteur de nos précédentes aventures !), ne voit qu'au dernier moment un vrai nid de poule, creusé sur le bord d'une grille d'évacuation des eaux de pluie. Comme les fossés latéraux n'existent pas ici, le drainage

superficiel est fait tous les 200 m environ par des regards qui débouchent dans une canalisation souterraine. En principe, la grille de protection est parfaitement jointe au bitume... Si ce n'est pas le cas... Bang, bang ! Gilbert qui n'a rien vu venir (sans doute regardait-il sa carte ou rêvait-il déjà à un pain bien croustillant), vient de se prendre le trou sans même soulager ses roues ! Il a tout de suite compris que sa randonneuse était blessée. Heureusement, les dégâts se limitent à un énorme méplat à la roue arrière dont le pneu n'a même pas éclaté. Incroyable ! Nous sortons notre outillage, en l'occurrence une clé à rayons pour dévoiler la roue. Et nous repartons...

Gilbert est de méchante humeur. Pas seulement parce que chaque tour de roue se traduit par une petite secousse dans le fessier (si ça tient jusqu'à Brest - et ça tiendra ! - il a déjà évalué que cela fera 150.000 « coups de pied au c... » ; certes des coups de bébé, pas ceux de Zizou, mais à la longue ça fait un bleu quand même !), mais parce qu'il se demande s'il va arriver jusqu'à Portsmouth. Angoisse quand tu nous prends ! Il a déjà raté le ferry à Roscoff, ne serait-ce pas un clone de cette désagréable mésaventure qui se prépare ?

Pour couronner le tout, il « merdouille » allègrement en voulant prendre un raccourci dans la traversée de Basingstoke, la dernière ville importante avant la côte. Résultat un bon kilomètre de rab et une rocade autoroutière infernale ! Et ... M...

L'arrière-pays de Portsmouth (province du Hampshire) est assez accidenté. Heureusement pour nous, ce n'est ni le Devon, ni l'infâme arrière-pays de Newcastle. Disons le Perche dans la région de Mortagne. Si les bosses ont l'avantage de réduire la fréquence du « toc-toc » de la roue de Gilbert, il n'en mène pas large dans les descentes car son vélo tremble comme s'il était atteint de paludisme. Bigre, est-ce que la roue va tenir ?

Nous traversons sans problème un gros bourg, Alton, mais un peu plus loin un manque de panneau nous plonge dans l'expectative. Et figurez-vous qu'un individu perfide (nous aurait-il pris pour des Ecossais ?) nous envoie sur une mauvaise direction ? Volontairement, nous en sommes convaincus ! Heureusement, que nous étions vigilants ! Encore 2 km de rab ! Quel méchant con, celui-là ! Nous qui avions une si bonne opinion des Anglais !

Nous retrouvons nos esprits dans le même temps que la bonne direction et nous finissons enfin par arriver à Waterlooville (oh ! quel vilain nom, surtout pour les fanatiques du Premier Empire), posée sur un plateau derrière Portsmouth. Nous pensions être près du but. Mais il nous faut encore traverser une interminable zone urbanisée puis, comme nous sommes en avance (il est à peine 18 h), la plus grande partie de la ville pour atteindre - enfin ! - « The Point », point de vue sur le port, situé à l'extrémité de la jetée, dans la vieille ville. On se demande bien pourquoi Michelin a affecté deux de ses étoiles à cet endroit... particulièrement décevant, surtout avec la grisaille ambiante. Mais ce surplus kilométrique (on dirait que Gilbert sent moins le méplat de sa roue depuis qu'il sait que le ferry ne partira pas sans lui), nous aura quand même permis d'avoir un rapide aperçu de la cathédrale St-Thomas et de tout ce qui reste de la ville après les raids de la Luftwaffe en 1942.

Nous rejoignons le quai de départ des ferries pour la France, peu avant 19 heures. Nous avons juste le temps d'écrire le paquet de cartes postales achetées à Oxford à l'intention des amis diagonalistes, car l'embarquement est proche.

A 20h24, le Bretagne, un luxueux ferry, quitte le port à destination Saint-Malo. Il nous reste environ 2,5 £ que nous épuiserons au self-service, pour compléter le prix du dîner (crudités, tagliatelles, fruits et du bon pain de France !) en grande partie réglé en euros. Avant d'aller rejoindre la cabine 2600Ac située au Nième sous-sol, que nous partageons avec un chauffeur de bus anglais (que nous n'entendrons même pas rentrer !), nous nous offrons un esquimau Haagen Dazs « Choc Chip Chocolat ». Le must pour les connaisseurs !



En 1707, le Traité d'Union dissout notre Parlement ! Cette capitulation horrifie les partisans des Stuarts. La révolte s'organise. En 1745, le prince Charlie Edouard Stuart – 24 ans – prend le commandement de notre armée. Soutenu par la France, il écrase les Anglais à Prestonpans. Mais l'année suivante, nos Highlanders sont écrasés et massacrés à Culloden par le duc de Cumberland, the Butcher, le Boucher ! Notre Bonnie Prince Charlie est contraint à un exil définitif, les Clans sont démantelés, le kilt et la cornemuse interdits. Ah, ces chiens d'Anglais !

Vendredi 27 juin - 14ème étape ST MALO - BREST 231 km (dénivelée 830m)

Joies et tristesse...

Nous quittons notre cabine au lever du jour - sans réveiller notre discret compagnon anglais/chauffeur de bus - pour prendre notre petit déjeuner avant que le ferry ne s'engage dans l'estuaire de la Rance, spectacle que nous ne voulons pas rater. Petit déjeuner continental mais nous aurions pu imiter nos amis britanniques qui se bâfrent de beans et de saucisses... Le ciel est assez dégagé, mais la lumière n'est pas très bonne et c'est bien dommage.

Nous débarquons à 8h10. Gilbert peut enfin lire les messages laissés sur son portable¹⁹. Mauvaise nouvelle, très mauvaise même, puisque notre grande amie Josiane Lesné a été gravement accidentée dimanche dernier 22 juin vers 7 h du matin. Percutée par l'arrière et projetée sur le pare-brise de la voiture d'un jeune homme qui s'est endormi au volant, alors qu'elle étrennait un nouveau vélo. Josiane souffre d'un très violent traumatisme crânien, et, bien qu'elle soit consciente, les médecins demandent une semaine de délai pour se prononcer. Nous aurons l'occasion de voir les restes de son casque pulvérisé... Détruit mais sauveur ! Nous sommes anéantis ! Car nous connaissons Josiane depuis des années, nous avons eu l'un comme l'autre, à plusieurs reprises la joie d'être reçus chez elle, lors de nos Diagonales ou à l'occasion de réunions de diagonalistes. Qui, dans la famille diagonaliste, ne connaît Josiane, n'a roulé avec Josiane, n'a été accueilli, réconforté, chouchouté par Josiane ? C'est notre petite sœur, Josiane et cet accident nous révolte²⁰...

Nous attendions cette étape finale avec beaucoup de joie et d'impatience. Nous l'avions programmée pour qu'elle soit une apothéose et Josiane s'était proposée pour en être le maître d'œuvre. Elle avait même décidé de prendre une journée de congé pour rouler avec nous ! Et bien sûr, elle avait mobilisé ses amis diagonalistes. À la sortie du port, à 8h10, Yvon Lebarbier, rentré seulement la veille d'un voyage, nous attend. Il nous pilote pour sortir de la ville et nous conduit jusqu'au barrage de la Rance. Pause-photo à la sortie... avec Suzanne Deux (cf. photo page 46), venue nous accueillir en voiture. Un peu plus loin, c'est Pierre Deux, avec sa bicyclette, qui prend le relais d'Yvon.

Achat de cartes postales à Plancoët où Suzanne nous accueille chez elle pour un petit-déjeuner auquel nous tentons de faire honneur. Non seulement, c'est le second, mais le souci nous tord l'estomac. Ce sera le dernier contrôle de notre voyage et il sera court. Arrivés à Plancoët à 9h40, nous repartons à 10h00, avec Pierre. Avons-nous au moins remercié Suzanne pour son très amical accueil ?

Nous repartons en direction de Pleven, la Poterie, Lamballe, par l'agréable petite D28 qui n'est pas une inconnue pour nous. Dans une bosse, un cyclo-photographe en position de tir : c'est Francis Swiderek, un autre « frère » diagonaliste, venu de son Pas-de-Calais résidentiel pour nous tenir « un brin de compagnie »²¹. Il nous conduit jusqu'à Lamballe chez Marie-France la sœur de Josiane, qui travaille mais... nous a préparé un repas froid. Il est 11h25, et nous n'avons vraiment pas faim car le petit-déjeuner de Plancoët n'est pas encore digéré. Comme il faudra un bon moment pour que l'appétit revienne, nous avalons quand même un peu de crudités tout en préparant des sandwiches pour plus tard. Et nous repartons avec notre mentor. Quelques kilomètres encore et c'est Yves Pucher qui a quitté son travail pour venir nous saluer. Que d'hommages rendus par la grande famille diagonaliste ! Ces rencontres chaleureuses nous vont droit au cœur. Belle reconnaissance aussi du gigantesque travail accompli par Francis depuis près de quinze ans pour la vie de notre Amicale et le bonheur de ses membres.

Francis Swiderek nous laisse un peu plus loin. Exactement près du panneau d'entrée dans le village d'Yffiniac, la terre natale de Bernard Hinault, le Blaireau. Photos réciproques et numériques (cf. photo page 46), et adieux. Merci Francis... et bonne chance en terre bretonne !

¹⁹ si les communications par téléphone portable Angleterre/France marchent parfaitement bien, le numéro d'accès à la messagerie vocale n'a jamais voulu fonctionner... jusque sur le port de St-Malo. Mystère...

²⁰ Josiane va se remettre très lentement, après une longue période de rééducation; en ce début d'année 2004, elle n'a pas encore repris ses activités professionnelles à l'hôpital de St-Brieuc... mais elle fait du vélo !

²¹ ne rêvons pas quand même... son déplacement doit avoir un autre motif... une belle Bretonne, peut-être ?

Nous voici seuls pour la traversée de St Briec. La route cyclable, l'ancienne RD712, qui longe le plus souvent la voie rapide jusqu'au-delà de Morlaix, est bien fléchée à l'entrée de la ville; mais dans le centre, plus rien. Francis croit reconnaître le parcours en rassemblant les souvenirs de son dernier passage en 1997, mais il ne voyait alors que d'un œil²². Nous traversons un grand viaduc... qu'il ne fallait pas franchir. Une factrice, qui n'est pas très sûre d'elle (bien que Briochine et cyclote pour son travail !), appelle à l'aide un providentiel collègue qui nous remet sur le bon chemin. Nous « ramons » encore pour nous extraire des faubourgs de cette ville piègeuse.

Le temps a tourné à la pluie et le vent est plutôt défavorable. Arrêt de quinze minutes (13h30 - 13h45) quelques kilomètres plus loin, à Trémuson, dans un abribus, sur la gauche de la route. Notre dernier arrêt de ce type avait eu lieu en Ecosse, peu avant Fort-William,... à droite de la chaussée. Il faisait le même temps. Clin d'œil ? Complicité celtique ?

Gilbert passe un coup de fil à Gérard Audebrand, encore un ami diagonaliste qui réside à Plestin-les-Grèves²³ pour lui annoncer notre passage près de chez lui. Gérard est là, est disponible (ce qui n'est pas toujours le cas des cyclos à la retraite !) et nous promet une visite « quelque part » sur notre parcours.

Guingamp, encore une ville piège ! Les indications pour les cyclistes sont inexistantes. Gilbert, qui comptait sur la présence de Josiane et qui pensait que Francis connaissait les lieux, avait laissé le plan de la ville au fond de ses sacoches. Il faut dire qu'ayant assuré un pilotage à peu près correct (disons 9 sur 10) dans toute la partie britannique du raid, il s'était persuadé que l'étape armoricaine ne serait qu'une formalité et que, « chez nous », point n'était besoin de cartes, plans et autres guides pour naviguer correctement. Quelle grave erreur ! Surtout, qu'il tombe dans le piège et suit avec confiance les panneaux indiquant la direction de Morlaix, obliquant ainsi vers le sud dès l'entrée de la ville. Francis, échaudé (ou refroidi car la température est basse !) par ses initiatives briochines, se tient coi et se contente de suivre ! Il avouera pourtant qu'il lui semblait bien qu'il fallait traverser la ville, tout droit d'est en ouest, sans se laisser aller, ni à droite, ni à gauche. Ah, ils sont chouettes, les duettistes ! Les princes de l'Aventure. Paumés dans Guingamp. Il faut le faire !

Dans l'immédiat, ce qu'ils doivent faire, c'est demi-tour quand ils se heurtent à la voie rapide. Et hop deux kilomètres de rab ! Au moins ! Gilbert est évidemment furieux car il a horreur de se planter. Il maudit, bien haut, bien fort (sans conséquence car nous sommes seuls !) le « j'm'en foutisme » de la municipalité locale (évidemment ici on ne pense qu'au foot !), l'incompétence des services de la DDE, le désintérêt complet du Conseil Général vis à vis des cyclistes et même, l'inertie du Comité départemental de Cyclotourisme qui devrait bien remuer tout ça pour obtenir un fléchage plus cohérent. Car il existe le fléchage... par endroits ! Généralement, dans la nature, de préférence là où on ne peut pas se tromper, un petit panneau avec un petit vélo vous montre la bonne direction... Mais, dans les villes, tintin ! Tout est pour l'automobiliste, exclusivement pour lui...

Mais les bosses et le vent d'ouest, qui se renforce sérieusement, finissent par calmer le râleur. Parce que ce n'est pas plat les Côtes d'Armor ! Pas du tout, du tout ! Décidément, la Bretagne ne nous pardonne pas notre périple anglais. Après avoir cherché à nous retenir à Roscoff, les éléments se liguent pour nous empêcher de finir en douceur et dans l'euphorie programmée. Diable, méritons-nous vraiment ce châtement ?

Au sommet de la longue bosse à la sortie de Belle-Isle-en-Terre, une silhouette connue sur le bord de la route. C'est notre ami Gérard qui est venu comme il l'avait promis. Il nous fait signe de continuer jusqu'au village suivant, Plonévez-Moëdec où il nous offre le pot du réconfort et de l'amitié, sous le regard bienveillant de la petite église de granit (cf. photo page 46). Bien que Gérard, ne nous annonce aucune « accalmie » dans le profil de la route dans les cinquante kilomètres à venir, nous le laissons avec notre optimisme habituel déjà revenu. Il est 16h40 et nous avons encore 90 km à faire. Gilbert passe un « coup de portable » à André Lavolé pour l'informer de notre heure d'arrivée à Brest, probablement tardive...

²² atteint d'une très grave infection oculaire lors de sa 18^{ème} Diagonale (Strasbourg-Brest), Francis avait effectué sa dernière étape Lamballe-Brest ... avec un seul œil et dans des conditions « limites » !

²³ nous avions fait étape chez Gérard lors de notre Tour de France en 1997 et nous avons été chouchoutés comme des fils par son épouse ! Un moment inoubliable et pas seulement à cause du far breton...

Encore un piège dans le village suivant, Plounérin, que nous traversons « tout droit » puisque aucun panneau ne vient nous en dissuader. Certes, un brave homme qui prenait l'air dans sa chaise longue sur son balcon, avait bien tenté de nous faire comprendre que nous n'allions pas où il le fallait, mais nous avions pris cela pour le signe d'amitié d'un collègue de la pédale. Comme nous ne nous y attendions pas (nous avons la « comprenette » difficile parfois !), nous tombons sur la voie rapide. Jurons et demi-tour ! Au passage, nous remercions d'un geste celui qui avait tenté de nous épargner un aller-retour inutile. Résignés, nous passons de l'autre côté de cette « horrible » 2x2 voies. Peu après, nous entrons enfin en Finistère, persuadés que le plus difficile était fait.

Chimère ! Les bosses sont pires encore. Le vent persiste dans sa volonté de nous repousser. Et nous merdouillons à Morlaix, comme nous l'avions fait auparavant à St-Briec et à Guingamp. Jamais deux sans trois, il fallait s'y attendre ! Nous ratons la D712 qui conduit à St-Thégonnec, pour nous retrouver sur la petite route de Ste-Sève, scotchée à la voie expresse que nous commençons à haïr vraiment. Encore deux gros kilomètres inutiles et un large quart d'heure de perdu ! Et, merde ! Ouf, ça soulage !

Saint-Thégonnec, Lampaul-Guimiliau. En d'autres temps, nous avons passé de longs instants dans ces extraordinaires enclos paroissiaux, magnifiques témoins de la foi et de l'habileté des talentueux artistes bretons. Sculpter le granit comme de la pierre à savon, ne doit pas être une mince affaire ! Mais aujourd'hui, les raidards et Eole suffisent à nous occuper l'esprit. La longue descente de Landivisiau à Landerneau vient faire remonter un peu notre médiocre moyenne et nous redonne une dose de courage. À la sortie de Landerneau, nous prenons la petite route qui (sur la carte, du moins) longe l'Elorn et la voie ferrée. Nous avons choisi cette option que nous ne connaissions ni l'un, ni l'autre, pour la découvrir et éviter l'encombrée route de Guipavas. En principe, les « petites routes qui longent les voies ferrées » sont plates. Et bien pas celle-là ! Elle se tortille comme un ver de terre, se redresse subitement pour aller se frotter à une maison, plonge brutalement pour aller narguer le train... Bref, elle nous énerve suffisamment pour que nous décidions de la plaquer là, avec ses minauderles et ses coquetteries qui ne nous amusent pas du tout. Peu après la Forêt-Landerneau, nous tournons résolument à droite pour grimper sur le plateau et rejoindre la D712 que nous n'aurions pas dû abandonner, même après toutes les misères qu'elle nous a faites depuis Lamballe !

Nous voici enfin à l'entrée de Brest. Arrêt-photo en double exemplaire (personne en vue pour nous prendre ensemble). Nous évitons d'oublier de tourner à gauche dans la rue de Paris (nous sommes tellement perturbés que nous consultons des passantes pour être sûrs de notre fait... alors que nous connaissons les lieux l'un et l'autre !). Enfin, nous reconnaissons d'abord la Scénic de Francis, garée dans une station-service fermée et notre cher André, souriant et sans impatience malgré sa longue attente. Il est 21h25... Nos compteurs s'accordent sur une distance parcourue de 231 kilomètres... pour 220 au maximum quand on ne fait pas de petits tours inutiles. Onze kilomètres de rab ! Et ça aurait pu être pire dans cette journée hostile.

Le raid est fini. Nous chargeons les vélos, postons la carte « Arrivée » pour l'autre André (Etieve) et nous repartons immédiatement pour Quimper sous la conduite experte d'André (Lavolé). Giséle nous a confectionné un bon dîner qui est presque un réveillon vu l'heure avancée ! Nous aurions tant de choses à raconter. Mais tout s'emmêle un peu. C'est trop chaud, c'est trop frais, c'est trop intense. Et puis, il y a la fatigue... Et, Josiane, là-bas à Rennes, en soins intensifs... Il faut qu'elle s'en sorte ! Il faut qu'elle sache ce que fut cette journée qu'elle avait préparée pour être belle et qui fut sombre, malgré tous nos amis qui sont venus. Mais eux-aussi veulent croire dans la bonne étoile qui veille sur la famille diagonaliste...



La défaite et l'exil de notre Prince Bonnie signe la fin de notre révolte pour deux longs siècles. Londres poursuit une politique méthodique d'intégration de la « province écossaise ». Notre pays, nos Highlands, une simple province ! Quelle honte !

Mais en 1934, le parti nationaliste écossais est créé. Et en 1997, Tony Blair accepte le principe de notre autonomie. En 1999, la reine Elizabeth inaugure le Parlement d'Edinburgh. Un gouvernement est mis en place. Et la prochaine étape sera notre Indépendance !

Samedi 28 juin

QUIMPER - BORDEAUX

Retour au bercail...

La nuit a été courte car nous reprenons la route pour Bordeaux dès 8 heures du matin. Le petit-déjeuner de Gisèle n'est pas un « English breakfast » mais un authentique « brunch breton » qui n'a rien à lui envier. Au revoir, les Lavolé et à bientôt dans nos terres bordelaises ou bourguignonnes... Ou quelque part dans cette France que vous aimez tant faire visiter à votre superbe camping-car !

Nous arrivons à Bordeaux vers 13h15, pour mettre les pieds sous la table que nous a préparée Madame Pouzet. Pourtant repus par un délicieux repas, nous nous bâfrons encore de glace au chocolat pour le dessert... Sans aucune honte ! Notre « régime alimentaire made in England » nous aurait-il mis en manque ?

Arrive l'heure de la séparation. Francis conduit Gilbert jusqu'à la gare. Il doit rejoindre par le train (miracle, les cheminots ne sont pas en grève ! On voit que les grandes vacances sont proches !) Toulouse où sa fille l'attend pour le ramener en voiture à Pamiers.

La boucle se referme, avec un jour de retard ('remember' la perte des papiers à St-Pol-de-Léon), avec des joies et des peines, des bonheurs et des galères, beaucoup d'amis et peu de grincheux, beaucoup de soleil (inespéré pour nous, oiseaux de pluie !) et un peu de pluie, là où il le fallait, beaucoup de circulation mais peu de frayeurs, beaucoup de belles choses et quelques horreurs, beaucoup de complicité et de très rares mouvements d'humeur...

Ce fut un beau voyage qui ne nous a vraiment pas déçus...

GOOD BYE, GREAT BRITAIN ! ARRIVERDERCI !!!

BUON GIORNO, ITALIA !

puisque notre prochain voyage devrait être de MENTON vers BARI.



Comme ce rapide rappel des faits historiques²⁴ qui ont caractérisé l'histoire de l'Ecosse vous l'a montré, les Anglais ne sont pas, n'ont jamais été et ne seront jamais nos copains.

Lisez cette petite histoire :

Quand Dieu était en train de fabriquer la Terre, il dit :

« Maintenant, nous allons créer l'Ecosse. Je vais y mettre des paysages de rêve, des montagnes majestueuses, des lacs magnifiques, une nature enchantée... ».

« Mais Dieu, n'êtes-vous pas un peu trop généreux avec ces Ecossais ? »
objecta son assistant.

Et Dieu lui répliqua :

« Attends un peu de voir les voisins que je vais leur donner ! »

²⁴ ces faits rapportés par Midget sont authentiques (sources : Encyclopédie Universalis, Routard, Guide Vert)

Deuxième partie

IMPRESSIONS de VOYAGE

Ou les sentiments d'un Frenchie chez l'ennemi héréditaire...

I - LE DESIR D'ALLER VOIR

Dédain ou fascination, haine ou amour ?

Avant de partir chez ceux qui ne font rien comme les autres, j'ai pris le temps et la peine de me poser une question fondamentale sur ces Anglais qui nous font tant de misères depuis des siècles et des siècles. Au moins depuis qu'Alienor d'Aquitaine passa du lit de Louis VII, roi de France à celui d'Henri Plantagenêt, duc d'Anjou et roi d'Angleterre. Ce qui faisait, dans ce milieu du 12^{ème} siècle, un sacré morceau d'Angleterre sur notre territoire. L'histoire de cette femme qui a manipulé et roulé dans la farine quatre ou cinq rois (en comptant ses fils Richard Cœur de Lion et Jean Sans Terre) est tout à fait remarquable... Et elle n'est pas hors de mon propos car il me paraît acquis - même si les historiens professionnels ne partagent pas cette opinion - que cette Alienor de feu est à l'origine de beaucoup de malentendus dans nos relations avec la « perfide Albion », comme la nommait Napoléon qui se lamentait que ce pays était incapable de « respecter le moindre accord ».

Alors, suis-je anglophile ou anglophobe ?

Quand je me suis posé cette question pour la première fois - il y a belle lurette ! - , je me suis trouvé dans la situation du jeune adolescent qui vient d'être déniaisé par une petite délurée, quand celle-ci, tout en se rhabillant, lui demande : « *Dis, Julien, tu m'aimes ?* ».

« To be or not to be » anglophile... ? Comme je n'en savais rien, j'ai décidé de faire le tour de cette angoissante interrogation.

Comme tout jeune Français, on ne m'a pas appris à aimer les Anglais, ni d'ailleurs les Ecossais, les Gallois ou les Irlandais, le terme anglais désignant dans le langage paternel tous ces gens qui vivent dans cette île de l'autre côté de la Manche. Ceux qui roulent à gauche et produisent ces arbitres de rugby tricheurs qui, dans le tournoi des Cinq Nations, font tout ce qu'ils peuvent pour nous faire perdre. Mon père n'hésitait pas à proclamer, et il n'était pas le seul à le faire, que : « *Avec cet arbitre anglais, nous ne pouvions pas gagner !* » ou bien que : « *Nous avons réussi à les battre malgré l'arbitre !* » ou encore que : « *Pour être certains de nous battre, ils ne choisissent que des arbitres anglais !* ». Perfidie britannique, dont j'étais alors parfaitement convaincu, car je ne pouvais pas deviner (pas de télévision à l'époque mais un reportage radio plutôt partisan) que les joueurs français ont toujours été aussi indisciplinés que laxistes envers le règlement.

Dans le même temps, l'école publique ne faisait rien pour nous faire aimer les Anglais : la guerre de Cent Ans (ah, la catastrophe de Crécy où trois canons et deux mille archers anglais massacrent la fine fleur de la chevalerie française !), le supplice de la Pucelle (ah, cet évêque Cauchon, quel traître et quel porc !), Trafalgar (ah, cet amiral Nelson qui coule notre flotte à sept contre trente-trois !) et Waterloo (ah, ce duc de Wellington et sa chance de cocu qui s'est appelée Blücher !)... Désagréables, frustrantes, les relations franco-britanniques dans nos livres d'histoire ! Si encore, nous avions quelques mémorables pâtées à notre actif pour nous consoler ! Mais rien que des broutilles, quelques petites victoires de Du Guesclin ou de la Pucelle, un interminable grignotage pour les bouter hors de nos frontières... Pas la moindre pâtée historique ! Tiens, ça ressemble à nos victoires d'antan dans le tournoi des Cinq Nations : laborieuses et « contre l'arbitre ».

Bref, au moment de devenir adulte et pour un bon quart de siècle encore, j'étais plutôt anglophobe. Comme « tout le monde » dans mon entourage... Plus tard, il y a bien eu ma sœur Micheline, qui nous disait le plus grand bien de la famille anglaise chez qui elle avait passé une année pour parfaire sa connaissance de la longue. Mais en contrepartie, il y avait aussi notre Général de Gaulle qui s'en méfiait comme de la peste²⁵ et leur évidente préférence pour les Etats-Unis d'Amérique, à l'encontre des intérêts de l'Europe

²⁵ je viens de lire quelque part que De Gaulle ne parlait du tout pas anglais ! Ce que je trouve stupéfiant étant donné le temps qu'il y avait passé et son intelligence. Mais ceci explique peut-être cela.

continentale. Et encore quelques insupportables outrecuidances dont la moindre n'est pas celle qui les persuade qu'ils sont à la fois le cœur et le cerveau de notre globe terrestre. Un quotidien local ne titrait-il pas encore récemment parce que le fog avait submergé le Channel, « *Brouillard sur la Manche. Le Continent est coupé du monde* » !

Pourtant un jour, un véritable hasard me conduisit à Londres pour quelques heures. Je résidais alors dans le Nordeste du Brésil. Venu participer à une réunion à Paris avec l'un de mes collègues, un problème de dernière minute sur notre vol régulier de retour Paris/Recife par la compagnie brésilienne Varig nous avait contraint à aller prendre un autre avion à Londres. Ce vol étant en fin de soirée, mon collègue Eric, anglophile et anglophone, s'était débrouillé pour que nous ayons une large demi-douzaine d'heures pour se balader dans la capitale anglaise. Conduit par mon mentor, je m'étais laissé porter d'un bus Citytour rouge et à deux étages à la cohue de chez Harrod's, d'un pub bruyant où nous avons mangé sur le pouce des choses qui ne se sont pas gravées dans ma mémoire à un transfert dans le métro local, le fameux « tube », qui navigue sous la ville à 50 m de profondeur au moins ! Vingt-cinq ans environ après cette courte visite, deux souvenirs me reviennent en mémoire chaque fois que je prends un train ou que je m'engage sur un escalier mécanique.

Le train parce que dans les Îles Britanniques, on ne monte pas dans un wagon. On y entre de plain-pied, ce qui est fort pratique avec les bagages à roulettes. Si je n'ai jamais bien compris la nécessité de faire rouler les trains à gauche chez nous, je comprends encore beaucoup moins bien que nos ingénieurs n'aient pas vu il y a 150 ans le côté pratique des quais ferroviaires « à niveau ». Et chaque fois que je dois hisser mon bagage ou mon vélo dans un train, chaque fois que je vois une brave Mémé s'esquinter le dos à lever sa valise sous l'œil indifférent des autres passagers, je peste contre la SNCF et je me dis que les Anglais sont beaucoup plus malins que nous. Certains m'objecteront que les trains britanniques sont très en retard et s'envoient trop souvent en l'air... Objection rejetée car les plateformes « à hauteur » n'ont rien à voir avec ces dysfonctionnements.

Les escaliers mécaniques à cause de la petite anecdote suivante. En sortant du « Tube », plongés avec Eric dans une conversation sans doute essentielle, nous nous sommes engagés dans un escalator. Lui, sur la gauche, moi sur la droite, ou l'inverse, ce qui n'a pas d'importance, mais assurément côte à côte comme le font tous les Latins plongés dans un échange verbal. Les Latins, mais pas les Anglais ! Au bout de quelques secondes, j'entends quelqu'un arriver dans mon dos et s'arrêter deux marches plus bas. Me retournant, je constate qu'un jeune homme souhaiterait manifestement passer car il semble très pressé. Ayant la possibilité de me « garer » sur la gauche derrière Eric, l'adolescent reprend sa course vers le haut. Levant la tête, je m'aperçois alors que toutes les marches de gauche sont occupées et que toutes les marches de droite sont libres pour permettre aux personnes pressées (il y en a peu) de « doubler ». Comme cet escalier est interminable, le spectacle est frappant. Une « queue leu leu » parfaite, disciplinée et silencieuse ! Je ne sais pas si ce qui m'a le plus impressionné dans cette affaire : le constat de cet ordre parfaitement établi - impensable à Paris - ou le fait que la dame « stationnée » dans la file avait laissé une marche libre pour que le Frenchie indiscipliné que j'étais puisse s'effacer sans problème. Comme toutes les autres marches étaient occupées, je suis certain que ce geste était volontaire. Evidemment mon comportement n'a engendré aucune remarque, aucun geste de reproche, aucun signe de xénophobie...

Je suis sorti de ce « Tube » fasciné à vie par l'autodiscipline de ce peuple. J'ai reçu une bonne leçon ce jour-là. Je ne sais pas si les habitudes sont encore les mêmes aujourd'hui mais j'ai pu observer que les Anglais sont toujours les champions du monde de la « queue » (pas d'équivoque, je parle bien de la 'kiou', la file d'attente). Si nous sommes ingouvernables, je suis convaincu que les Anglais sont plus faciles à gérer que nous. D'ailleurs, la façon dont ils ont encaissé la dure « politic reality » de Margaret Thatcher en est une belle démonstration.

Mais fascination n'est pas amour.

Ma seconde « approche » des Anglais s'est faite à l'IBI, Independent British Institute, de Brasilia dans la période 1982-83. Un peu par hasard, encore une fois., Je m'étais laissé entraîner dans une « formation continue » en langue anglaise, dispensée aux ingénieurs de la Direction de l'Eau à laquelle j'apportais ma coopération. Cours payants au départ mais à tarif « favorisé ». Au début, j'y suis allé pour voir. Et j'ai été séduit au point que j'y ai entraîné Eliane, qui est tombée, elle-aussi, sous le charme. Le charme de qui ? de quoi ? Le charme des enseignantes, toutes délicieusement anglaises pure race et pur style... La séduction d'une approche méthodologique alliant rigueur, efficacité et... humour ! Comme pour les trains, les grincheux me diront que ce n'était pas la peine... puisque je ne parle pas anglais ! Certes, mais je me débrouillais pas trop mal... il y a vingt ans ! Et je suis certain que mon « oreille » qui a étonné Francis quand nous étions un peu égarés dans la banlieue d'Exeter avait encore quelques restes de mes cours de l'IBI.

Après la fascination, voici l'heure de la séduction...

Alors anglophile Gilbert ? Oui peut-être... Oui, sans doute ! C'est la raison pour laquelle je ressentais une énorme envie, un besoin violent d'aller voir sur place comment ils sont et comment c'est là-bas, chez eux. Cette Eurodiagonale était une trop belle occasion de satisfaire cette envie. Même si mon copain Francis ne m'avait pas caché - lui qui y était déjà allé - que nous allions rouler beaucoup sous la pluie...



C'était si facile d'être Anglais, jadis... Personne au monde n'était plus reconnaissable qu'un Anglais. À sa façon de s'exprimer, de se comporter, de s'habiller, et à cette manie qu'il avait de boire des litres de thé, on ne pouvait se tromper. Désormais, tout est plus compliqué. Lorsqu'il nous arrive de tomber sur un homme pincé, avec une prédilection pour le tweed et les vilaines chaussures, cela nous amuse parce que cette image conventionnelle des Anglais est morte. De nos jours, les ambassadeurs de ce pays seront musiciens ou écrivains plutôt que diplomates ou hommes politiques.

Même s'ils étaient titulaires de passeports britanniques comme les Écossais, les Gallois et certains Irlandais, les Anglais de l'époque impériale pouvaient se considérer « English » ou « British » avec la même facilité. Aujourd'hui rien n'indignera plus un Écossais que d'entendre l'un de ses voisins du Sud confondre allégrement les deux termes...

Jeremy Paxman – Les Anglais ; Portrait d'un peuple – Editions Saint-Simon

II - ENQUÊTE PRELABLE

La préparation du voyage

Nos expériences transeuropéennes antérieures m'ont apporté la conviction qu'un raid à bicyclette en autonomie totale, basé sur une distance moyenne journalière de 200 km, ne permet pas de voir autre chose que des paysages, et encore quand la fatigue ne prend pas le dessus. L'effet de défilement rapide se cumulant aux difficultés inhérentes à une langue étrangère, perturbe considérablement la chronologie du voyage et les points essentiels (en dehors des incidents matériels) se diluent dans un brouillard confus peu après le retour..

« Alors, Dédé, c'était comment le Devon ? »

« Bof !... Ah, oui, on s'est tapé un méchant vent dans la gueule et Jojo a crevé... »

Si vous ne me croyez pas, faites le test.

La solution est donc de préparer très soigneusement le voyage, tous guides en mains et sites Internet en soutien. Le parcours est tracé - doit être construit - en fonction de certains lieux incontournables et non contournés. Si ces sites sont spatiaux (contrée, parc national ou régional), il faut les traverser sans hésitation et s'ils sont localisés (villages, point de vue) ou monumentaux (églises, châteaux, maisons), il faut s'y arrêter. Pas partout, bien évidemment. Mais si le road book, ne prévoit pas un ou deux arrêts de ce type chaque jour, ON NE VOIT RIEN ! Ce qui est un comble pour une randonnée qui se veut - il faut le rappeler - cyclo-touristique.

Exemple de Fiche de Route (« Road-book »)

INVERNESS - BREST	BLAIRGOWRIE - MELROSE		2
	Dimanche 22 juin 2003		
Localité	Route	km	km total
BLAIRGOWRIE	A93	0	7h30
PERTH	A912 B996 A922	26	26
Kimross	B996 B917 B981	28	54
est Dunfermline	à gauche sortie pont puis A90	17	71
Forth Road Bridge		7	78
EDINBURGH centre	A701	16	94
Penicuik	A701 A703	16	110
Peebles	A72 A707 B7060	22	132
MELROSE		38	170

Tourisme :

- 1) **PERTH*** : 42.000h - ancienne capitale royale d'Ecosse - pas grand chose à voir
- 2) **Ponts sur le Forth**** : beau point de vue depuis l'esplanade situé à South Queensferry à la sortie sud - piste cyclable sur le pont routier
- 3) **EDINBURG***** : 420.000h - voir si météo favorable : la Nouvelle Ville avec Charlotte Square et Princes Street, le point de vue*** de Nelson's Monument et retour vers la Cathédrale St-Gilles et le Castle - voir plan au verso
- 4) **Tweed Valley**** : « l'exploration de ses rives est un enchantement pour le touriste » (Guide Vert). Voir surtout Abbotsford au sud de Galashiels « fantaisie de pierre » de Walter SCOTT

Pour dormir :

- a) **SYHA MELROSE PRIOR WOOD** tél : **01896 822521** tarif juin 2003 = 12 £ / pers. belle maison victorienne en face de l'abbaye cistercienne - voir fiche avec plan et Routard
- b) **B&B ASHLYN GUEST HOUSE** à Galashiels à Abbotsford Road - voir fiche - tél : 01896 752416 - 40 à 50£ la chambre double
- c) si retard B&B **TENLAW FARM** à Peebles - tél : 01721 722040 - 40 £, ch. double

Infos : pas de problème de pilotage jusqu'à Dumferline—suivre les routes et bandes cyclables (fléchées) jusqu'au centre d'Edinburgh (voir plan au 1/100.000).—voir plan ci-dessous pour Edinburgh.—quitter la ville soit par la A701, soit par la A702, direction Loanhead et Penicuik.—attention de ne pas prendre les A7 ou A772... sauf si retard (10 miles de moins).

Le sud-est d'Edinburgh est la région des **Borders** région de « doux vallonnements, campagne verdoyante, rivières sinueuses, abbayes multiséculaires et bourgs chargés d'une histoire tourmentée » (Routard) - région « chantée » par Walter Scott dans ses romans (Ivanhoe)

Vallée de la Tweed : en fonction de la météo et du temps disponible, possibilité de prendre la B7062 (National Cycle Road) à Peebles pour suivre la rive droite de la Tweed et passer par Traquair House** - éviter Galashiels, sans aucun intérêt.



L'English Breakfast

Un vrai repas généralement servi dans un décor très sympathique...



Piste cyclable anglaise

Pire que chez nous!



Luss, au bord du Loch Lomond



Dortoir de B&B

Au hasard, trois de mes nombreux « coups de cœur »



Oxford



Coup de cœur à la frontière anglo-écossaise dans les Monts Cheviot (Carter Bar)

Je ne reviendrai pas en détail sur la très longue et précise préparation du road book. Chaque étape avait été soigneusement étudiée, épluchée, décortiquée. Le résultat en était une fiche de route journalière au format A5, recto-verso, dont la page 61 donne un exemple. J'ai travaillé avec le Road Atlas britannique au 1/190.000 (à quelques millièmes près !), excellent outil, beaucoup plus précis que la Michelin au 1/400.000. C'est grâce à ce support cartographique que nous avons pu « sortir » parfois des routes nationales. Et je regrette de ne pas l'avoir fait plus souvent ! Une particularité typiquement « british » de cet atlas routier : les fortes déclivités y sont repérées par un chevron... mais son sens est inversé par rapport à celui des Michelin. Un > dans le sens de la progression indique... une descente à plus de 12%, tandis que « chez nous » c'est une bosse entre 5 et 9%. Pas facile de « rouler anglais » !

L'autre aspect de la préparation a été de regarder d'un peu plus près quelques livres écrits par des auteurs britanniques. Pas Shakespeare ou Lord Byron bien sûr, mais des polars faciles comme ceux d'Agatha Christie avec sa délicieuse Miss Marple ou encore des textes de Stevenson (Dr Jekyll ou Mr Hyde ?), de Conan Doyle (Le chien des Baskerville qui terrorise les landes du Devon) et les dossiers de Scotland Yard de JB. Livingstone.

Pourtant le document le plus intéressant, je n'ai pu malheureusement en disposer qu'après notre voyage. Et pour cause, il n'est sorti des presses de l'éditeur Saint-Simon - dans sa version française - qu'en mai 2003. Ce livre s'intitule « Les Anglais, Portrait d'un peuple », et son auteur, Jeremy Paxman, est le PPDA²⁶ de la télévision anglaise (BBC2).

Il n'est pas possible de résumer cette vaste enquête. Paxman a consulté plus de six cents personnes connues ou « notables de la British society » pour tenter de décrypter sans complaisance la « British touch ». Ce document de 250 pages, écrit par un Anglais pour ses compatriotes, a déjà connu un fantastique succès de librairie dans les Îles Britanniques. J'y vois une excellente preuve du sens de l'humour et de l'honnêteté de ce peuple car la critique est parfois cruelle.

Comme Midget l'a fait dans la première partie pour présenter l'histoire des Highlanders, j'ai choisi Sherlock Holmes pour vous donner quelques pertinents extraits du texte de ce brillant journaliste britannique. On y trouvera des observations assez étonnantes.

Ce qui est assez bien établi, comme le montre le premier extrait de la page précédente, c'est la réelle défiance qui existe entre les Anglais d'une part et leurs voisins écossais et gallois. Si nous avons nous-mêmes eu très peu l'occasion de vérifier cette rivalité, la rectification autoritaire de la délicieuse Margaret Burbridge, notre hôtesse de Blairgowrie, quand j'ai sollicité « an English breakfast » est sans équivoque. « *It will be a Scottish breakfast, sir !* ». Charmante Miss Marple de Blairgowrie !

Une autre surprise en lisant Paxman, est de découvrir que l'Angleterre que l'on nous décrivait, celle du Major Thompson de Pierre Daninos ou celle des romans des auteurs policiers comme Agatha Christie, a disparu depuis une bonne quarantaine d'années avec l'éclatement complet de l'empire et l'ouverture des frontières. Les Beatles, la minijupe, l'abondante population immigrée ont changé beaucoup, vraiment beaucoup la réalité britannique.

Mais il reste encore et toujours des aspects typiquement « British » ou « Scottish » que nous avons cherché à découvrir. D'abord les magnifiques gazons et les « baked beans » (haricots secs, cousins des flageolets, avec une sauce à la tomate) qui ont séduit Bernard Chambaz (voir citation au verso de la couverture) mais encore de nombreuses petites choses qui nous ont fait craquer.



Quand l'Angleterre rencontre le Pays de Galles ou l'Ecosse sur le terrain de football ou de rugby, les Gallois peuvent entonner Land of our Fathers, les Ecossais The Flower of Scotland, alors que l'équipe britannique se contente de fredonner piteusement l'hymne national « britannique », plaintive glorification de la monarchie dont la mission est de cimenter une union de plus en plus disparate.

²⁶ Patrick Poivre d'Arvor pour celui - y en a-t-il un ? - qui aurait la chance de ne pas avoir la télé chez lui...

Quand les participantes au concours de Miss Monde se sont vues demander de défiler en habit traditionnel de leur pays, Miss Angleterre est apparue ridiculement attifée en... hallebardier de la Tour de Londres.

Que signifie cette indigence en matière de symboles nationaux ? D'aucuns avanceront qu'elle prouve, tout simplement, une certaine confiance en soi. Aucun Anglais ne pourrait assister sans étonnement au serment d'allégeance que les écoliers américains prêtent chaque matin, tant cette manifestation de patriotisme lui paraîtra naïve, pour ne pas dire plus. De nos jours, le patron de cinéma qui s'aviserait de renouer avec la coutume de diffuser l'hymne national avant le début de la projection viderait sa salle en un clin d'œil.

Le nationalisme « anglais », quand on arrive à en trouver des traces, s'exprime d'une autre façon...

III – TYPIQUEMENT BRITISH

Les routes, la monnaie et autres particularités...

Conduite à gauche et circulation automobile

Un Français qui débarque dans les Îles Britanniques en dirigeant un engin roulant, qu'il soit à deux, trois ou quatre roues, le fait nécessairement avec la gorge serrée par l'angoisse de la conduite – et de la priorité – à gauche. Appréhension totalement injustifiée, je l'affirme, du moins si l'engin est une bicyclette car je n'ai pas eu l'occasion de conduire une voiture sur les routes britanniques. En onze jours de route, il ne nous est pas arrivé plus de trois fois d'oublier de prendre le bon côté de la route en partant le matin, et seulement sur quelques décamètres. Donc « No problem » de ce côté.

Je signalerai quand même – pour moi, car il semble que Francis n'ait pas ressenti la même chose – deux inconvénients secondaires :

- une très désagréable impression, voire un début de panique, sur les routes étroites (je pense à la région du Devon) quand un véhicule survient en sens inverse mais qu'il est encore caché, soit par un sommet de côte, soit par un virage (ou par les deux à la fois). Je ne pouvais m'empêcher de penser durant quelques fractions de secondes, alors que mon bras gauche frôlait la haie au plus près : « *Et si le mec qui arrive en face est un étranger qui a oublié qu'il devait rouler à gauche ?* ».
- une véritable dyslexie. Une fois sur deux, je tendais bien le bras droit pour indiquer que nous allions tourner à droite mais comme je criais « *A gauche* » dans le même temps, mon compagnon n'y comprenait plus rien²⁷. Je pense que cette mauvaise concordance du geste et de la parole vient du fait que le même ordre en France implique que l'on traverse la chaussée... Pour moi, l'ordre « *A gauche* », entraîne une manœuvre dangereuse qui implique que l'on regarde derrière soi avant de s'engager... Exactement comme lorsqu'il faut tourner à droite dans les pays où l'on roule à gauche... Il me fallut une bonne semaine, voire davantage, pour guérir ce mauvais réflexe.

Une autre caractéristique, qui surprend, est la fréquente absence de bas cotés et la présence de haies, qui sont de véritables murs de verdure, de 1,5 à 2 m de hauteur. Murs agressifs parfois car les orties se plaisent beaucoup dans l'humidité britannique. Je n'ai pas aimé cette sensation de rouler ainsi « en aveugle ». Que peut-il bien y avoir de l'autre côté ? C'est même un peu déprimant. D'ailleurs, notre ami Frédéric Alberda (diagonaliste de Danjoutin, près de Belfort) ne l'a pas supporté puisqu'il a renoncé à poursuivre son EuroDiagonale dès Bristol à la fin de la première étape. Je comprends sa décision. Il ne pouvait pas deviner que dans le Nord, le bocage est un peu plus ouvert...

Cette absence de bas-côté semble être un piège mortel pour la faune de petit gabarit : passereaux, faisans, lapins se font massacrer à foison, avant d'avoir eu le temps d'apprendre que, dans ce pays, il faut regarder d'abord à droite quand on débouche d'une haie !

²⁷ jusqu'à ce qu'il ait diagnostiqué la maladie et qu'il ne s'en moque...

Puisque nous sommes sur la route, signalons l'étonnant goût des Anglais (beaucoup moins des Ecosais, nous a-t-il semblé) pour les voitures décapotables... et décapotées. Elles sont beaucoup plus nombreuses qu'en France et c'est vraiment étonnant dans un pays qui n'est pas réputé pour une météo favorable à cet exercice. Mais les Anglais adorent le paradoxe.

Les autres particularités de la circulation automobile sont sa densité (deux fois plus élevée qu'en France à l'image de la densité de la population) et sa discipline. Vitesse maximale et distance de dépassement sont respectées. Mais cela n'est pas étonnant pour un peuple qui sait si bien rester aligné dans les escaliers mécaniques ou faire la queue avec flegme.

Enfin, chapeau aux services locaux de l'équipement pour l'excellence de la signalisation routière. Par des panneaux en l'air et par des écritures au sol. Loin avant les croisements, au niveau des croisements et après les croisements. Du bel ouvrage. Se perd celui qui le veut bien ou celui qui a la tête ailleurs. Cela nous arriva très peu.

Miles

Là encore, il faut s'y faire. « *Shrewsbury 30.5* », ne signifie pas « *Nous serons à Shrewsbury dans une petite heure et demie* » mais dans plus de deux heures, délai nécessaire pour parcourir les 47 km restants. On a beau le savoir, les distances en miles, ça trompe et c'est parfois très déprimant pour un cyclo fatigué.

Pour le reste, les pouces, les pieds, les yards, les onces, les stones (6.35 kg), les gallons (4.54 litres), les Fahrenheit (0°C = 32°F) et autres mesures absconses, nous ne nous y sommes point intéressés. Ah, si pour mon demi de bière vespéral : « *Half a pint, please!* ». Et une pinte, nous connaissons puisque c'est français... sauf que la pinte de chez nous mesure 0,93 litre et la « pint » britannique 0.568 litre. Très simple comme vous le constatez. Y compris le point à la place de notre virgule décimale et la virgule pour séparer les milliers ! Mais comment font-ils ces Anglais pour toujours faire l'inverse de nous ?

Pounds et cents

Il a beaucoup souffert mon copain Francis avec la monnaie anglaise ! En charge de la gestion de la « caisse commune », il a eu un mal fou à se repérer dans la ferraille locale. Et, n'ayant pas fait l'effort de m'y intéresser, j'avoue que je ne lui fus d'aucun recours. Et encore, nous avons connu des circonstances favorables car depuis trente ans, la livre sterling a été « décimalisée ». Ce devait être l'enfer !

Malgré cela, il faut un sacré entraînement pour ne pas se mélanger les pinceaux entre livres et pennies, entre pièces un peu jaunes et « coins » un peu gris. D'une manière générale, la monnaie britannique a déjà beaucoup servi et pour lire la valeur inscrite, il faut avoir de bons yeux. Vivement l'Euro ! Il paraît que Tony Blair y pense. Wait and see ! Pour le change, nous ne nous sommes pas cassé la tête : une livre = 10 francs = 1,5 euro. Cela simplifie des choses qui peuvent être fort compliquées et, par chance, c'était à peu près ça !

Toilettes publiques

Présentes dans la plupart des villes, petites ou grandes, c'est une institution qui nous a beaucoup séduits. Gratuites, impeccablement entretenues (sauf très rare exception), parfois parfumées ou sonorisées (musique ambiante), quelquefois fleuries, eau chaude /eau froide (pas toujours pour la seconde !), elles sont luxueuses, je dirais même, attirantes. Ce n'est pas un hasard si à deux ou trois reprises, nous avons pique-niqué dans leur voisinage. En tout cas, bravo Messieurs les Anglais pour cette remarquable institution nationale !

Prises de courant

Comme cela n'étonnera personne, le voltage et les prises électriques ne sont pas aux normes françaises. 240 volts pour la tension et trois grosses broches rectangulaires avec fusible pour les prises, la 3^{ème} broche servant à la fois de terre et de sécurité. Heureusement, informé par le Routard, j'avais pu acheter sur le ferry l'adaptateur rigoureusement indispensable pour recharger la batterie du téléphone portable. Le chargeur ne s'est pas offensé de la surtension de 20 volts...

Voilà pour les principales fourches caudines sous lesquelles ces champions internationaux de l'humour, de l'irrationnel, voire de l'absurde, nous ont fait passer ; sans humiliation aucune, car ce n'est absolument pas leur genre ! Et je dois reconnaître que le supplice a été facile à endurer.



Bien qu'étant Anglais avec un quart d'Ecossais, je serai conduit à définir les caractéristiques de mon « ethnicité » par une liste qui inclut, entre autres, la devise « Je connais mes droits », le cricket sur la pelouse du village, le « do it yourself » (faites-le vous mêmes), l'esthétique punk, la mode de la rue, l'ironie, les débats politiques animés, les fanfares, Shakespeare, les saucisses du Cumberland, Charles Dickens, les rideaux au crochet qui bougent derrière la vitre, la fixation sur les gros seins²⁸, le quiz et les mots croisés, les églises de campagne, les murs de pierre sèche, le jardinage, les Monty Python, les débonnaires pasteurs anglicans, les Beatles, les mauvais hôtels et la bonne bière, les cloches, les tableaux de Constable et de Piper, les blagues sur tout ce qui n'est pas anglais, les soirées, les délégations du Women's Institute, le « fish and ships », le curry, Noël à King's College, Cambridge, l'indifférence gastronomique, la courtoisie et les gros mots, le « fell running » (ou course d'orientation en montagne), les hideux campings de caravanes sur de majestueuses falaises, les « crumpets » (petites crêpes épaisses grillées), les Bentley, etc.

Tous ces éléments ne sont pas exclusivement anglais, certes, mais contrairement aux ingrédients fondateurs de l'identité britannique, qui ont une nette tendance à être marqués par la raideur et la pompe, ils s'articulent simplement entre eux, et il suffit d'en mettre trois ou quatre ensemble pour qu'ils évoquent toute une culture, aussi immanquablement que le parfum d'un feu de feuilles mortes évoque un crépuscule d'automne.

IV- COUPS DE COEURS.

Hôtesse de charme, paysages écossais, splendeurs urbaines et coquetteries villageoises...

B&B et AJ

J'ai eu un vrai coup de foudre pour les Bed and Breakfast ! Sans aucune réserve. Ni pour l'accueil, ni pour la chambre, ni pour le breakfast et encore moins pour le charme et la cordialité de nos hôtesse. Car nous avons très peu fréquenté les messieurs au cours de ce voyage. Le seul que nous avons perturbé dans son travail de peinture pour lui demander de l'eau nous témoigna d'ailleurs la plus grande cordialité, à la hauteur de celle de ses concitoyennes.

Je n'insisterai pas sur les chambres spacieuses, confortables et souvent croquignolottes dans leur décor. Je reviendrai à peine sur cet extraordinaire breakfast qu'il soit British ou Scottish, royal et religieusement servi dans une salle à manger, à la décoration personnalisée tout à fait en phase avec la personnalité de l'hôtesse (cf. photos page 62). J'ai, moi aussi, adoré les « baked beans ».

Jane, la championne de tennis de Shrewsbury, Margaret, la Miss Marple de Blairgowrie, Ruth, la fermière de Westfields, resteront les grands coups de charme de ce voyage !

Coup de cœur aussi, bien que moins intense, pour les Auberges de Jeunesse ! Mais pour des raisons bien différentes qui ne tiennent ni au charme des lieux, ni à l'amabilité particulière des réceptionnistes, filles ou garçons. Non pas qu'ils aient été désagréables (c'était assez limite du côté de la renfrognée de Melrose mais ce fut bien la seule), mais leur cordialité professionnelle m'a paru souvent de la même espèce que celle de ma postière... quand elle est dans un très bon jour. De bons petits fonctionnaires donc, souriants et compétents, ce qui est déjà très bien.

²⁸ allusion sans doute à la pin-up dénudée qu'exhibe chaque jour le populaire quotidien Sun ; les Anglais en sont très friands et la fille, tous les jours différente bien sûr, contribue avec les « scandales » à faire de ce torchon, le journal le plus vendu en Angleterre.

Ce qui m'a séduit dans ces AJ anglaise (Kendal) et écossaises (Crianlarich, Inverness, Melrose), c'est la nouveauté, la démerde, la collectivité, la préparation de la bouffe (merci, Francis pour ton efficacité dans ce domaine), la lessive et la « drying area » pour le séchage, les piaules à 5 ou 6, les ronfleurs... Bref, ce fut une vraie cure de rajeunissement « à la spartiate ». Et ça fait beaucoup de bien au moral quand on est un vieux « bourge » de 65 berges.

Paysages

Un enchantement réel : le secteur Loch Lomond - Inverness. Malgré - ou peut-être grâce à - une météo détestable ! Les Highlands exactement comme je les avais imaginés au cours de mes lectures. Sauvages, mystérieux, violents, inattendus...

Quand j'étudiais la géologie à Nancy, j'avais été captivé par mon professeur de géodynamique qui savait faire de cette discipline une véritable épopée historique. Ce cher professeur Goguel²⁹ m'avait donné le goût de la géologie structurale et de l'histoire de ces gigantesques mouvements tectoniques qui ont façonné et déforment encore notre « bouboule ». Et parmi les objets de ma juvénile fascination, le Great Glen Canal, le grand Canal calédonien. Impressionnant, non, cette cassure rectiligne de plusieurs centaines de kilomètres³⁰ d'un socle épais, ancien et dur comme le granit, qui fut brisé en deux parties comme vous le faites chaque matin avec votre biscotte ! Quelles gigantesques mains, se sont amusées ainsi il y a cinq cent millions d'années ?

Et près de quarante-cinq ans après, j'ai repensé à mon professeur en parcourant ce Great Glen Canal dans toute son extension, de Fort William à Inverness. Et dans la tempête, qui était le décor le mieux adapté pour la mise en scène de ces instants magiques pour moi. Il fallait du mystère, du drame, de l'angoisse pour traverser ces sites grandioses. Nous avons tout eu.

J'ai adoré le délicieux loch Lemond, les steppes sauvages des Grampians en montant vers Glen Coe, la longue descente sur Fort William, la fosse calédonienne elle-même avec son alignement de lochs, le dernier étant le Ness qui a bien voulu nous montrer, sinon Nessie, du moins un beau sourire en arc-en-ciel (cf. photo page 32). Plus de 200 m de profondeur ! Le Ness est plus profond que la mer du Nord alors que l'autre rive est à portée de fusil ! Les énergies qui modèlent notre globe sont gigantesques et cela m'impressionne profondément...

J'ai bien aimé aussi les vallées écossaises de la Dee et de la Tweed, rivières de charme, le Parc National de Dartmoor dans le Devon, entre Plymouth et Exeter, avec ses chevaux en liberté, les collines du District des Lacs au nord de Kendal (région sans doute intéressante, mais que nous n'avons qu'effleurée) et, vers la fin de notre voyage, la vallée de la Tamise au sud d'Oxford.

Mais quand on a vécu un aussi puissant coup de cœur que le Grand Canal Calédonien, il ne reste plus guère d'espace pour un autre amour.

Villes et cathédrales

Nous avons traversé beaucoup de villes de toutes tailles et de toutes parures. Dans chacune d'elles, ou presque, nous avons apprécié les séduisants alignements de maisons clonées (les « terraces »), accolées ou non, souvent de couleur rouge brique avec des entourages de fenêtre d'un blanc éclatant (cf. photo à Darlington page 45), presque toujours parées de baies en saillies ou d'oriels. Et, bien sûr, nous avons été séduits par ces jardinets pleins de fleurs et ces gazons impeccables, objets de tous les soins des maîtres de maison, infatigables et talentueux jardiniers.

Mes coups de cœur sont allés vers celles qui nous ont vraiment montré quelque chose comme :

• **Bath** et son remarquable quartier géorgien (Royal Crescent, The Circus - photos au bas de la page 14) et ses vastes parterres engazonnés,

²⁹ c'était un bonhomme petit en taille, mais un esprit très brillant qui charmait ses élèves et savait rendre claires les théories les plus complexes. Ah ! Si tous les profs étaient comme lui !

³⁰ la gigantesque faille de direction sud-ouest/nord-est s'étend sur plusieurs centaines de km du nord de l'Irlande au large de la Norvège !

- **Ludlow** et son exceptionnelle concentration de maisons à colombage (photos milieu page 20),
- **York** et sa merveilleuse cathédrale (photos au bas de la page 45)
- **Oxford** et son admirable concentration de monuments prestigieux (photo de Christ Church College page 51).

Très beaux souvenirs, inoubliables malgré notre passage beaucoup trop rapide. Espoir d'y revenir ? Je veux y croire.

Et puis deux coups de cœur encore qui sont aussi des coups de fierté. Je suis très satisfait d'avoir « osé » inscrire dans notre road book la traversée « plein-centre » des deux grandes villes écossaises : Glasgow, l'ouvrière et Edimbourg, la bourgeoise. C'était un pari aussi audacieux que la traversée de Paris et nous l'avons gagné. Les deux fois. Sinon que saurions-nous aujourd'hui de ces deux capitales, cœur et cerveau de l'Ecosse ?

Pas de vrai coup de foudre, bien sûr, mais des images gravées pour toujours. Glasgow fut désavantagée par une météo infecte alors que le soleil daigna illuminer la fin de notre courte promenade dans Princes Street et ses magnifiques jardins. J'ai bien aimé la cathédrale Saint-Mungo de Glasgow, imposante, chargée d'histoire, forte dans la tempête. J'ai apprécié le magnifique site d'Edimbourg, capitale construite sur un ensemble de collines et de vallées, qui propose de remarquables panoramas où les espaces de verdure abondent.

Villages et autres lieux

Un beau village, un remarquable point de vue, un monument... Un coup de cœur mémorisé, un moment de bien-être à cet endroit-là, une frénésie de photos numériques... Quelquefois, on ne sait pas trop pourquoi mais le cœur à ses raisons que la raison... Bref, c'est ainsi.

Et, moi, j'ai aimé et mémorisé :

- **Painswick** (cf. photos en haut de la page 21) dans la région des Costwolds, pour ses belles maisons de pierre ocre, ses cours fleuries, sa petite église et son cimetière engazonné aux pierres tombales sculptées et aux 99 ifs taillés en boule. Pas un de plus n'a voulu pousser malgré de nombreuses tentatives. Et chacun ici croit désormais dur comme fer au fait que le Diable a toujours tué et tuera encore le centième que l'on essaiera d'y planter...
- **Luss**, sur la rive du loch Lomond ; adorable village aux petits cottages de pierres roses et noires (cf. photo page 62) et toits de schistes gris clair, avec des jardinets débordant de fleurs et de verdure...
- **Carter Bar**, le col frontière entre l'Ecosse et l'Angleterre, entre Jedburgh et Corbridge. Le panorama (cf. photo page 62) vers le nord ressemblait à un tableau impressionniste. Certes la froide lumière matinale, encore rasante, a beaucoup contribué à la composition de cette toile de maître. Mais comme je l'ai déjà indiqué, un coup de cœur n'a pas toujours une cause expliquée. L'œil du photographe, peut-être ?
- **Sherwood Forest** ; sur la barrière du Centre d'Accueil déjà fermé en cette fin d'après-midi, un petit écureuil au magnifique pelage gris (un troisième âge, lui aussi ?) nous accueillit placidement jusqu'à ce que je sorte mon Olympus. Alors, d'un bond, il disparut. J'avais oublié qu'en Angleterre, les présentations sont indispensables avant d'engager la moindre conversation. Mais ce petit écureuil m'a fait chaud au cœur dans ce lieu mythique des lectures de ma jeunesse. Heureusement qu'il était là parce qu'il ne reste pas grand-chose de l'immense forêt de Robin des Bois et le gros chêne de plus de 500 ans est plutôt un vieillard, certes respectable, mais terriblement cacochyme...

Voilà pour mes vrais coups de cœur. Leur abondance met en évidence toute la richesse de ce voyage qui ne fut donc pas, loin de là, un simple raid sportif, vain et un peu inutile, le nez dans le guidon et l'œil sur le bitume.



« Ce qu'il y a de mieux entre l'Angleterre et la France, à mon avis, c'est la mer. » a écrit Douglas Jerrold. Le fait de vivre sur une île a exercé une influence déterminante sur les Anglais.

La référence à leurs plus immédiats voisins est passée dans la langue, et la plupart du temps avec une connotation peu charitable. À l'époque de Mrs Trollope³¹, les prostituées étaient appelées en Angleterre, « la garde consulaire française », apparemment en raison du grand nombre de filles de joie aux abords du consulat de France à Buenos Aires. Lorsqu'un homme avait recours à leurs services, on disait qu'il voulait « prendre un cours de français ». et s'il récoltait la syphilis au passage, il souffrait du « mal français », ou de la « goutte française » ou de la « variole française ». Pour éviter ces déboires, mieux valait se protéger avec une « lettre française », sauf si l'on était Français, bien entendu, car alors il s'agissait d'une « capote anglaise »...

Mais ce tic ne se limitait pas à la sphère sexuelle. Quand on tuait un faisan en dehors de la chasse, on disait « j'ai eu un pigeon français ». Il y a encore peu de temps, il était coutumier de lancer « Pardonnez mon français » lorsqu'on lâchait quelque grossièreté, et s'absenter sans motif était « prendre un congé à la française ». Un baiser passionné demeure un « french kiss », comme si aucun Anglais n'aurait eu l'idée d'enfoncer sa langue dans la bouche de l'aimée, ou réciproquement, si les Français n'avaient pas découvert cette pratique.

Tous ces attributs peu élogieux viennent évidemment de ce que les Français représentent l'ennemi héréditaire. Si les Français ont répliqué avec des expressions comme « filer à l'anglaise » pour « prendre un congé à la française », ils ne semblent cependant pas avoir eu la même instinctive hostilité que leur vouaient leurs voisins d'outre-Manche. Cette animosité du vocabulaire anglais trahit en réalité une étrange schizophrénie vis-à-vis de la France. Pour la bourgeoisie anglaise, ce pays, et plus spécifiquement sa nourriture, son vin et son climat, sont un objet de vénération.

V – SANS SURPRISE

Bouffe, environnement et population

On est toujours un peu inquiet quand on part à l'étranger. Si l'on s'efforce, sinon de maîtriser, du moins de se préparer techniquement et psychologiquement aux différences patentes (conduite à gauche, monnaie, langue), il reste de nombreuses inconnues. Par exemple, les magasins, les horaires d'ouverture, la possibilité de s'approvisionner le dimanche, l'existence de supermarchés, etc.

Pour l'alimentation, on nous avait laissé entendre que les restaurants fermaient tôt et que l'on ne pourrait pas dîner après 20h, et même 19h, que le breakfast ne serait pas servi avant 8h dans les B&B, que la vie était très chère, que l'on nous servirait de la jelly, ce dessert fluo et gluant, à tous les repas... Bref, nous étions prêts au pire.

En fait, rien ne nous a vraiment étonné. Ni en bien, ni en mal. Nous avons pris place dans des restaurants bien après 20h et nous n'étions pas les derniers. Nous avons mangé des plats assez classiques, certes différents, mais tout à fait corrects. On ne nous a jamais servi de jelly. Nous avons trouvé des mini- et des supermarchés tout à fait comme chez nous et ouverts, même le dimanche matin ! Les conserves ne présentent que la particularité d'avoir des étiquettes écrites en langue anglaise. Bref, pas de surprises. Même l'absence de pain « à la française » n'en fut pas une car nous savions déjà que la bonne baguette n'existe que chez nous.

Parce que nous sommes l'un et l'autre des bons mangeurs (Francis plus encore que moi, mais le vélo, ça creuse !), sans être des épicuriens (du moins pendant nos raids), parce que nous ne buvons pas d'alcool (sauf moi un demi de bière chaque soir), parce que nos finances étaient comptées, suite à ma « conn... » de St-Pol de Léon, nous n'avons pas cherché à creuser, ni même à gratter, du côté de la gastronomie locale. Nous aurions sans doute pu, et peut-être même dû, profiter de notre journée de repos à Inverness pour aller déguster un saumon du Ness ou tester la panse de mouton farcie, avec une bonne dose de whisky pour s'ouvrir l'appétit... mais nous avons fait cette impasse. Sciemment.

³¹ l'écrivain Frances Trollope (1780-1863)

Un autre domaine sans surprise réside dans les paysages des contrées traversées, à l'exception des Highlands. L'Angleterre, c'est comme chez nous quand l'année est humide. C'est ainsi que nous avons traversé le Cézallier dans le Devon, la Brie dans le Somerset au nord d'Exeter, le Perche dans les Costwolds du Gloucestershire, les plaines picardes dans le Shropshire aux confins du Pays de Galles, le bassin houiller du Nord dans la région Liverpool-Manchester, le Béarn dans le Lancashire et la Cumbria au sud de Carlisle, le Berry dans le Nothumberland à l'ouest de Newcastle, la Beauce dans les étendues céréalières du Yorkshire et la vallée de la Marne dans la Thames Valley au sud d'Oxford. Comme chez nous beaucoup de vaches sont des frisonnes pie noire et les moutons sont pleins de laine. Quant aux innombrables lapins, ils sont petits avec deux grandes oreilles... Bref, rien de spécial dans le domaine de la faune et de la flore, du moins telles qu'elles nous sont apparues.

Pas de vraie surprise non plus dans la faune humaine, dans ses coutumes et dans ses vêtements. Je ne m'attendais pas d'ailleurs à trouver tous les Anglais, grands, minces, en costume de flanelle et chapeau haut de forme. Non, comme chez nous, il y a des grands et des petits, des gros et des minces, des bien habillés et des pseudo-clochards. Peut-être avons-nous été surpris à Northampton de constater que près de la moitié de la population était d'origine « extérieure » (surtout hindoue) mais, à la réflexion, l'éclatement du plus vaste empire du monde (pratiquement sans guerre, ni massacres, soulignons-le) et la porte grande ouverte aux étrangers par Tony Blair, expliquent aisément ces zones privilégiées pour l'immigration.

Nous aurions pu être enfin étonnés par la discrétion de la police urbaine ou routière. Mais nous n'y avons pas pensé une seconde car nous n'avons pratiquement pas vu un bobby sur le trottoir ou un gendarme sur la route.



Après avoir passé vingt ans en Angleterre et étudié l'art du portrait dans ce pays, l'émigré allemand Nikolaus Pevsner³² s'était convaincu d'avoir décelé les traits physiques de la « race anglaise ». Qu'il classait selon deux types bien distincts, « l'un de haute taille avec une tête allongée et de longs membres, enclin à la réserve, l'autre au visage rond, plus expansif, qui a inspiré l'image traditionnelle de l'Anglais solide, infatigable, sans cesse actif dans son jardin ou son garage, grand amateur de sports de plein air ». Un cliché parmi bien d'autres, cependant, qui renvoie plus à un statut social qu'à une réalité ethnique.

Avec l'autorité que seule son expérience lui permettait, George Orwell³³, lui-même sans un pouce de graisse, remarquait que « l'apparence générale du peuple anglais ne correspond pas aux caricatures convenues, car ce physique dégingandé de l'Anglais traditionnel appartient presque exclusivement aux classes supérieures tandis que les travailleurs sont en général plutôt petits, courts sur pattes, brusques, avec chez les femmes une nette tendance à se muer en pots à tabac sitôt l'âge adulte en vue ».

Bref, n'importe quel eugéniste aurait sans doute à conclure que sur le plan strictement racial les Anglais constituent un cas désespérant : malgré leur isolement multiséculaire, ils n'ont développé aucun signe physique distinctif qui vaille la peine d'être noté. Et Daniel Defoe en avait conclu : « Un authentique Anglais, quelle contradiction ! En paroles c'est un paradoxe, en réalité une fiction ! »

³² 1902-1983 - intellectuel allemand, chassé par le nazisme, Pevsner était un fan du Feathers Hotel de Ludlow, « la merveille des maisons à colombage où chaque motif décoratif disponible est utilisé sur la façade » (cf. photo page 21)

³³ 1903-1950 - écrivain et libelliste, journaliste et chroniqueur, fortement engagé idéologiquement, Orwell est considéré comme l'Albert Camus anglais

VI - COUPS DE BLUES

Sales bagnoles !

Si les coups de cœur, foudroyants ou moins intenses, ont été nombreux, les coups de blues furent rares.

Je ne reviendrai pas sur celui engendré par la perte de mes documents à Saint-Pol de Léon - je m'en voudrai éternellement, moi, l'ex-infaillible ! - ni sur le méplat de ma roue arrière qui m'a gâché le final de la dernière étape britannique et est venu rendre encore plus pénible une bien triste journée en terre d'Armor.

Mon seul vrai coup de blues, je l'ai vécu à répétition sur ces interminables portions de routes anglaises, encombrées d'un trafic automobile que je n'avais pas imaginé. Même si les automobilistes anglais sont des gens raisonnables, j'avoue que j'ai très mal enduré ce défilé continu de véhicules. Mon compère Francis supporte beaucoup mieux que moi le mouvement brownien de ce grand cirque circulaire. Il pense qu'étant contraint de rouler régulièrement à bicyclette dans l'agglomération bordelaise, il s'est habitué à la ronde des voitures. Vacciné en quelque sorte. Et bien moi, je ne veux pas m'habituer à ce bruit, à cette pollution, à cette sueur froide qui coule dans le dos quand le trafic atteint son paroxysme. Je ne suis pas « vaccinable ».

Fortement séduit par le magnifique réseau de pistes et de bandes cyclables aux Pays-Bas et en Allemagne, j'étais convaincu que je trouverais la même situation chez nos amis grands-bretons, inventeurs du macadam et des rond-points, plusieurs décennies avant que le premier ne soit installé chez nous. Mais rien ou si peu ! Ou si perfide, comme le montre la photo (page 62) de la mort par étouffement végétal de la piste cyclable de Gloucester...

Vraiment une grosse déception.

En terre écossaise, les pistes cyclables qui existent sont souvent empierrées (donc uniquement utilisées par les VTTistes). Mais la circulation est beaucoup moins intense, un peu comme dans nos campagnes françaises un jour de semaine. Peut-être avons-nous eu la chance de traverser ce pays avec une météo très peu favorable à la sortie des automobilistes. Peut-être aussi avons-nous mieux su éviter les axes importants. Peut-être...

Quelques autres déconvenues, de bien moindre amplitude.

Comme ces Monts Grampians dans la région du col de Lecht, atteints d'une véritable lèpre, prémisse inquiétante d'une désertification consécutive à une déforestation incontrôlée.

Comme tous ces châteaux que l'on nous cache derrière un impénétrable mur de végétation, pour nous interdire de les admirer.

Comme Ben Nevis qui s'est complètement voilé la face et le ventre et les pieds, dans un brouillard obscur quand nous sommes passés à Fort William.

Comme ces haies trop hautes et urticantes qui nous cachent le paysage et sont des pièges mortels pour les petits lapins qui veulent pointer le nez dehors.

Mais tout cela n'est que le revers d'une médaille si brillante à son envers que mieux vaudrait n'en point parler.



On a parfois l'impression que les Anglais ont « besoin » de se percevoir menacés par le reste du monde. Selon la vision caricaturale qu'offre la revue *This England*³⁴, « l'ennemi » est un monstrueux conglomérat d'urbanistes sans cœur, de promoteurs du système métrique, de

³⁴ selon Jeremy Paxman, *This England* (Cette Angleterre) est une revue provinciale, lancée en 1967 et toujours bien vivante, dont l'ambition est « d'approcher l'âme véritable du pays à chaque numéro ». La formule, remarquablement insipide, n'a pas empêché un succès étourdissant, avec des ventes tournant autour de deux cent cinquante mille exemplaires. Trente ans après sa fondation, son tirage est supérieur aux quatre principales revues « de référence » prises ensemble !

bureaucrates jamais élus, de squatteurs, de vandales, de médecins avorteurs, de publicitaires impudiques, de journalistes arrogants et surtout de veules politiciens prêts à livrer le pays aux griffes de l'Union Européenne, le traître numéro un ayant été le premier ministre conservateur Edward Heath, maître d'œuvre de l'entrée de la Grande Bretagne dans le marché commun. Le rédacteur en chef de This England, comme les centaines de lecteurs qui lui écrivent chaque jour, souhaite que son pays sorte de ce qu'il considère comme un piège tendu par les Allemands pour obtenir par la perfidie ce qu'ils n'ont pu réussir avec leurs Messerschmitt en 1940 : « Rien qu'un marché de dupes dans lequel nous finirons colonie allemande. C'est nous qui avons gagné la guerre mais c'est eux qui remporteront la paix. »

Nous voici de retour à l'époque où les barbares sont aux portes de l'Angleterre pendant que son peuple reste endormi à l'intérieur. Exactement ce qu'aiment les Anglais.

POUR CONCLURE

*« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme cestui-là qui conquit la Toison
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge ! »*

Il a tout dit Joachim du Bellay. Nous avons fait un très beau voyage, nous avons même conquis les Highlands et puis nous sommes rentrés, fort satisfaits, pour retrouver les nôtres.

Que dire encore ?

Que le règlement des EuroDiagonales - que je ne critique aucunement³⁵ - ne permet pas de consacrer plus d'une heure chaque jour à un tourisme contemplatif : nous l'avons largement utilisée, cette heure de grâce. Et j'en suis pleinement satisfait.

Mon seul regret est que nous n'ayons pas pris quatre à cinq journées supplémentaires pour pouvoir partir à la découverte de la région des North West Highlands de l'autre côté du Grand Canal. Le littoral atlantique à l'ouest d'Inverness, le loch Maree, Inverewe Gardens, sont, nous disent les guides, des lieux plus magnifiques encore que ceux que nous avons traversés. Je m'en veux de ne pas l'avoir perçu plus tôt, je m'en veux de ne pas avoir proposé ce vrai break touristique à Francis, qui, je n'en doute pas, l'aurait accepté. Qu'étaient-ce ces quatre jours de plus dans la durée d'une vie ? Rien mais dans ce cas tout : sans aucun doute la grosse cerise sur notre délicieux gâteau...

Je n'ai jamais parlé de notre duo dans ces Carnets ou ces Impressions de voyage. Nous sommes aujourd'hui une paire de complices, avec six années d'aventures partagées, des hauts, des bas, des joies, des colères, des fatigues, des exploits et une profonde amitié. Les vieux couples n'ont plus d'histoires...

*Rédigé à Beaune
15 janvier - 15 février 2004*

Gilbert JACCON

³⁵ il serait fort malvenu de le faire car j'en suis l'un des « géniteurs » avec Francis et l'équipe dirigeante de l'Amicale des Diagonalistes...

Pour se repérer...

	<i>page</i>
Carte du raid	4
Fiche résumé du raid	5
Présentation des « artistes »	6-7
Carnets de Voyage	8
• Etape 1 - Brest-Roscoff.....	10
• Etape 2 - Plymouth-Bath.....	16
• Etape 3 - Bath-Shrewsbury	19
• Etape 4 - Shrewsbury-Kendal.....	23
• Etape 5 - Kendal-Abington	25
• Etape 6 - Abington-Crianlarich	27
• Etape 7 - Crianlarich-Inverness	29
• Etape 8 - Inverness-Blairgowrie.....	35
• Etape 9 - Blairgowrie-Melrose	40
• Etape 10 - Melrose-Westfields Farm.....	43
• Etape 11 - Westfields Farm-Edwinstone	47
• Etape 12 - Edwinstone-Charlton	49
• Etape 13 - Charlton-Portsmouth	51
• Etape 14 - Saint Malo-Brest	53
Impressions de Voyage	57
• Le désir d'aller voir	58
• Enquête préalable.....	60
• Typiquement british.....	64
• Coups de cœur	66
• Sans surprise.....	69
• Coups de blues	71
Pour conclure	72